

A LOSIE

OU LES AMOURS

DE

M^{me}. DE M. T. P.

MARC DE MONTIFAUD.

LES COURTISANES DE L'ANTIQUITÉ, MARIE-MAGDELEINE, un volume in-18 : 8 ^e édition	fr. 3 50
LES VESTALES DE L'EGLISE, (ouvrage con- damné). Un volume in-18 (épuisé)	» 20 »
HISTOIRE GALANTE D'HÉLOÏSE ET D'ABAI- LARD. Un volume in-18, 2 ^e édition	» 3 50
LES ROMANTIQUES. Un volume, in-18.	» 3 50
RACINE ET LA VOISIN, avec une eau-forte de Hanriot. Un volume in-18.	» 2 »
MADAME DUCROISY, (ouvrage condamné). Un volume in-18.	» 3 50
LES DÉVOYÉS. Un volume in-18	» 3 50
ENTRE MESSE ET VÉPRES, 2 vol. avec eaux- fortes. Chaque volume.	» 6 »
LES VOYAGES FANTASTIQUES DE CYRANO DE BERGERAC. Précédé d'une notice. Un vol. in-18, pap. de Hollande	» 12 »
LE LION D'ANGELIE, par Corneille Blesse- bois. Précédé d'une notice. Un vol. in-18, papier de Hollande	» 6 »
LE ZOMBI DU GRAND PÉROU, par Corneille Blessebois. Précédé d'une notice. Un vol. in-18, papier de Hollande	» 6 »
LES TRIOMPHES DE L'ABBAYE DES CONARDS, Précédé d'une notice. Un vol. in-18, papier de Hollande	» 6 »
AVENTURES DE L'ABBÉ DE CHOISY HABILLÉ EN FEMME. Précédé d'une notice. Vol. in- 18, avec une eau-forte de Hanriot	» 10 »





NOTICE HISTORIQUE

SUR

PIERRE CORNEILLE BLESSEBOIS

« N'êtes-vous point ce méchant garçon
qui avez tant débauché de filles?
lui dit le juge.

— Non, monsieur, répondit-il, mais je
suis ce jeune garçon que tant de
méchantes filles ont débauché. »

CORNEILLE BLESSEBOIS.

Vers 1674, à peu près, il y avait dans la ville d'Alençon un jeune officier de quelque renom, assez favorisé des femmes, et qui se faisait appeler M. Corneille de Blessebois. Quatre personnes remplissaient les heures très-ardentes de cette vie de garnison : c'étaient M^{lles} Le Sage, de Sçay, de Boisseiné et

Biou, qui entretenaient bel et bien celui qui leur appartenait à tour de rôle, si l'on en juge d'après les révélations de cet aimable favorisé de la fortune. Car, au xvii^e siècle, nous voyons les cavaliers les plus en renom accepter des présents de leurs maîtresses et vivre à leurs dépens. Ce qui, aujourd'hui, est à bon droit réputé infâme, entrait dans l'existence des hommes d'épée sans qu'ils en gardassent aucune souillure. Or, celui pour lequel se ruinaient quatre filles de la cité d'Alençon, n'était pas encore majeur, si l'on en croit la peinture qu'il fait de lui-même, dans ses romans satiriques, où il est facile de reconnaître qu'il remplit le principal personnage, se réservant toujours le premier rôle. « Céladon, écrit-il, n'estoit pas d'une beauté commune, et la régularité de ses traits l'avoit rendu tout-à-fait charmant. Il avoit l'esprit agréable; son courage estoit connu, et, si son acquis n'avoit pas les pères de famille pour partisans, du moins, les jeunes gens de la première volée le regardoient comme un des principaux membres de leur corps. Il avoit le secret de s'insinuer dans le cœur des plus farouches, et, j'ose dire, sans crainte d'en estre dédit par ceux qui savent l'histoire de sa vie, qu'il a vu plus de quarante filles, dans une demi-année, combattre les premières places de sa chaîne. » A ces dons extérieurs, l'auteur de ce moelleux portrait achevait de se peindre, lorsqu'il écrivait à propos d'un de ses rivaux :

Mag. 1067

Li R
ALO

BLE

mag

L II

A LOSIE

OU LES AMOURS

DE

M^{ME} DE M. T. P.

Gayement lisez...
RABBLAIS

AVEC UNE NOTICE HISTORIQUE

SUR

PIERRE CORNEILLE BLESSEBOIS

PAR

MARC DE MONTIFAUD

ET

Une très-belle eau-forte



LONDRES

COMITÉ DE BIBLIOPHILES

—

M. DCCC. LXXX.



411463



*Tirage à 300 exemplaires numérotés sur papier
de Hollande.*

N° 42

AVERTISSEMENT.

Nous reproduisons, in extenso, la Notice dont Marc de Montifaud a fait précéder le roman d'Alosie, de Cornille Blessebois. L'auteur ne saurait nous accuser de contrefaçon, puisque, lui ayant demandé, il y a quelque temps, l'autorisation de traduire son livre, il n'a pas jugé à propos de nous adresser aucune réponse.

Nous en concluons donc que Marc de Montifaud a dû renoncer à faire valoir ses droits sur une œuvre à cause de laquelle il a été condamné. Par conséquent, nous ne le lésions nullement en donnant, à l'étranger, une nouvelle édition d'un roman pour lequel il ne peut revendiquer aucun privilège, puisqu'il lui est impossible, vu l'arrêt qui l'a atteint, d'en tenter la réimpression.

LONDRES, juin 1880.

Bien qu'il soit un grand oiseleur,
Je saurai de ses rets éviter la surprise.
Les Corneilles de ma couleur
Ont un renard pour leur devise;
On a peine à duper une Corneille grisé.

Telle se dévoile, à la première tentative de recherches, la personnalité de Corneille de Blessebois. Autant qu'il est possible de reconstituer une existence aussi morcelée, à l'aide des faits historiques qu'on peut démêler dans ses romans, les intrigues galantes ont rempli la vie de l'auteur de *Lupanie*. Corneille de Blessebois restera longtemps le sujet de la curiosité des chercheurs à peine satisfaits aujourd'hui, avec ce qu'il a été possible de retrouver sur lui.

Quelle province de Normandie revendiquera sa naissance? Odolent Desnos, dans ses *Mémoires historiques* sur la ville d'Alençon, le cite, au tome II, comme étant né dans cette ville; lui-même a écrit quelque part :

Ce n'est pas toutefois que ma muse normande
Ne peut, en s'efforçant, cueillir une guirlande (1).

(1) Voici les détails de Odolent Desnos, au tome II de son *Histoire d'Alençon*.

Qu'il ait eu Verneuil ou Alençon, comme pays natal, il est certain qu'Alençon était une ville de garnison où il séjourna assez de temps pour soulever l'autorité contre lui. Il doit être né, à peu près, vers 1646 ou 1650, et n'avait sans doute pas vingt-cinq ans à l'époque qu'il

« Pierre Corneille Blessebois naquit à Alençon. J'ai inutilement cherché dans sa famille les circonstances de sa vie et l'époque de sa mort. Le public n'y doit pas perdre beaucoup. La plus grande partie des ouvrages que j'ai été à portée de consulter et qu'on lui attribue, respirent la licence la plus effrénée et ne méritent guère d'être lus. Il nous y apprend qu'il consomme d'abord son patrimoine et celui d'une maîtresse qui le suivit et qui ne fut pas plus économe; qu'ils se brouillèrent dans la suite. Il finit par en dire des horreurs et en faire des portraits affreux; il la compare à la tour carrée de Verneuil.

« Ceux de ses ouvrages que je connais sont : *Le Cabinet d'Amour et de Vénus*, la *Comédie de Mademoiselle de Scay au B...*, imprimée en 1676, la *Comédie de Mademoiselle de Scay*, comédie en un acte et en vers, 1678, in-8 *Eugénie*, tragédie, Leyde, 1676, in-12; un recueil intitulé : *Œuvres satyriques de Corneille Blessebois*, Leyde, 1676, in-12, le *Lion d'Angelie*, histoire amoureuse et tragique, Cologne, Simon l'Africain, 1676, in-12; la *Pudeur éteinte*, Leyde, 1676, trois parties en un volume in-12. On croit que Blessebois fit imprimer à Autun le *Martyre de Sainte-Reine*, tragédie en trois actes. On lui attribue encore les *Soupirs de Siffroi*; le *Temple de Marsias*, Cologne, 1676, in-12. J'ai vu un petit ouvrage manuscrit que je crois de Blessebois, il est intitulé : les *Aventures du parc d'Alençon*.

« Leris, dans son *Dictionnaire portatif* des théâtres, indique deux auteurs; l'un, qu'il écrit par erreur *Blaisebois*, auquel il attribue seulement une tragédie chrétienne, *Sainte-Reine*, 1686; l'autre, Pierre Corneille Blessebois, qu'il regarde comme l'auteur des trois autres pièces. De Maupoint, avant Leris, lui attribue les mêmes pièces. Le duc de la Vallière, après eux, ne fait mention que d'un seul Corneille Blessebois. »

décrit dans le *Rut ou la Pudeur éteinte*, puisque le terme de la majorité était ce nombre et que le héros du livre n'est pas majeur.

Les objections n'ont pas manqué, à l'occasion de ce nom de Blessebois. « Il est possible, écrit Nodier, dans ses *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, que ce Corneille Blessebois n'a jamais existé nominativement que dans ses livres. Blessebois n'est guère qu'un attribut du nom de la Corneille, comte Grolle et Croulebois, l'instinct des oiseaux à gros bec les portant à frapper violemment les branches et les troncs des arbres sur lesquels ils se reposent. Il y a une autre hypothèse, continue-t-il, et j'avoue qu'elle me sourit beaucoup. L'honorable famille de Jean de Coras fut proscrite pour motif d'hérésie; après la cruelle exécution de cet excellent homme, le prédicateur Coras, si malheureux en poésie et si ridiculisé par Boileau, appartenait à cette famille infortunée; un de ses parents ne serait-il pas notre Corneille Blessebois? Il était tout-à-fait dans l'esprit du temps de jouer ainsi sur la traduction d'un mot latin, et cette idée devait se présenter d'autant plus naturellement à l'esprit d'un des Coras, qu'ils avaient une corneille pour armoirie parlante. »

Cette supposition de Nodier est aujourd'hui reconnue

plus ingénieuse, plus brillante que réelle, car deux preuves irrécusables nous sont données sur l'identité civile du nom de Blessebois par le héros même de la discussion. Grâce à un passage de l'*Almanach des Belles*, où il écrit la cause qui le force à s'expatrier en Hollande, on trouve cette note, placée après son nom de Corneille : « Cavalier, fils de M^{lle} de Blessebois. » Et enfin, le privilège daté du 12 septembre 1673 pour l'impression d'une des œuvres pieuses, les *Soupirs de Siffroi*, accordé à M. Corneille de Blessebois, complète les preuves qu'il portait en toute propriété ce nom, ce qui ne l'a pas empêché de faire maints jeux de mots sur lui-même.

A la page 129 du *Rut*, il désigne un de ses parents sous cette rubrique, à propos de Verneuil : « L'avocat Blessebois qui passoit pour le plus médisant des jeunes fous du pays. » Enfin, la pièce de vers contre une huguenote, et ce vers d'un sonnet adressé à l'adorable Angélique :

Vous êtes huguenote, et je suis catholique.

prouvent qu'il était né dans cette religion. De tous ces faits, nous devons inférer, que l'auteur de *Lupanie* sortait d'une famille de petite noblesse peu fortunée, assez bien

posée cependant pour qu'il ait pu embrasser la profession des armes; et qu'il a passé sa jeunesse entre Alençon et Verneuil, car les noms de ces deux villes reviennent le plus souvent dans ses écrits, surtout celui d'Alençon.

« J'y ai demeuré une année, dit-il, dans le *Rut*, en faisant allusion à un précédent séjour, pendant lequel toutes ces gueuses-là couraient après ma brayette. »

Pourquoi avait-il été incarcéré à Alençon? Il est très probable que la cause de cette affaire venait, soit d'une rivalité d'amour, soit d'un trait de satire dirigé contre les autorités respectables de la cité. L'intendant de la généralité, Bernard-Hector de Marle, Seigneur de Versigny, qui, en 1666, tient la place de Favier du Boulay dans l'intendance d'Alençon, se montre très-hostile au jeune officier; aussi, pendant son séjour en prison, Blessebois se vengeait-il en traçant ainsi le portrait de son persécuteur :

.
Tous les jours il bâtit mille desseins pressants
Où l'on voit les transports de son âme damnée,
Renoncer aux vertus, et, d'un penchant funeste
Eterniser sa rage est son plus doux espoir,
Et tonner et frapper, du matin jusqu'au soir,

Mélange son tissu des filets de la peste.
Aux affaires du roi ne donner pas une heure,
Renoncer à l'église ainsi qu'aux sacrements.
Livrer à tous les saints, combat dans ses serments,
Est-ce là s'éloigner de la sombre demeure?

Ces reproches, si fondés qu'ils aient pu être, ne manquent pas de gaieté sous la plume libertine qui les transcrivait et qui se montrait fort édifiée des scandales de la ville, auxquels sans doute Corneille était venu ajouter les siens. Cependant les femmes ne se plaignaient pas des motifs qui l'avaient amené là, puisqu'elles venaient adoucir cette captivité par de fréquentes visites, dont les récits ont fait le sujet de son fameux roman : le *Rut ou la Pudeur éteinte*. Les familles de plusieurs des personnages jouant un rôle dans le roman, ont encore des membres qui les représentent à Alençon.

Mais il est une femme surtout, envers laquelle Corneille de Blessebois s'est montré si impitoyable de haine ou de mépris après l'avoir aimée, qu'elle excitera longtemps la curiosité bibliographique; cette femme, le croirait-on, était âgée, à l'époque de l'emprisonnement de son amant, d'à peu près cinquante-six-ans; elle était cousine de Pierre le Hayer, le poète, auteur des *Palmes*

du *Juste* en l'honneur de Louis XIII, cousine issue de germain d'un sire le Hayer, procureur du roi à Alençon, et portait ce nom. Mais elle portait aussi celui du fief de Scay (1) que Pierre le Hayer avoit acquis en 1606 : c'est sous celui-là que Blessebois lui envoyait ces terribles apostrophes.

« Par reconnaissance du diamant que vous me don-

(1) « Le fief de la *Grande Saye* ou du *Grand Say*, nous dit Odolent Desnos dans ses *Mémoires historiques* sur la ville d'Alençon, tome II, pages 481 et suivantes, étoit un fief incorporé à Alençon au fief du roi, à droit de dés-hérence.

« Le fief de *Say*, appelé anciennement de la *Petite-Saye*, fut vraisemblablement inféodé, avec celui de la Grande Saye, depuis réuni au domaine, à Picot de Say, l'un des barons de Roger de Montgomery qui lui donna de vastes possessions en Angleterre où il l'avait suivi. Cette famille fut longtemps à la maison d'Alençon. Le fief de Say est situé dans l'enceinte de la ville; il relève même du château; il fait au domaine une rente de deux œillets. On ignore de quelle manière les deux fiefs de Say sortirent de la famille de ce nom, qui s'est continuée avec éclat plus longtemps en Angleterre qu'en Normandie. Le fief de Say fut acquis en 1606 par Pierre le Hayer, lieutenant particulier, et il fut le partage d'Adam le Hayer, un de ses fils. Celui-ci eut un fils du même nom. Diane le Hayer, une de ses filles, le porta en mariage à Jacques Fleury du Mottay, avocat, qui en rendit aveu pour un quart de fief de Haubert, »

Extrait des *Mémoires historiques* de Odolent Desnos, tome II, page 335 et suivantes, sur Pierre le Hayer, cousin de Mlle de Scay :

« Pierre le Hayer, sieur du Perron, naquit à Alençon en 1603. Il eut pour père Abraham le Hayer, procureur du roi, et pour mère Françoise Blanchet. Il se livra, dès sa jeunesse, à la poésie, pour laquelle il se

nâtes de la plus obligeante manière du monde, lorsqu'à la faveur de vostre masque, vous sûtes venir dans la prison d'Alençon vous soumettre à ce malheureux Priape

croyait beaucoup de talent, et dont il retira plus d'avantages qu'il ne devait l'espérer. Il publia d'abord un volume de poésies françaises sur divers sujets de piété, de morale et de galanterie. Ayant été informé que le roi Louis XIII devait faire un voyage en Bretagne, il composa, dans l'espace de treize mois, un poème historique en son honneur intitulé : les *Palmes du Juste*, divisé en neuf livres, et le lui présenta à son passage à Alençon. Il fut imprimé à Paris, chez Quinet, en 1635, in-4. Les louanges qu'il y répandait avec profusion tant sur le roi que sur le cardinal de Richelieu, lui valurent, dès le mois de février 1635, des lettres de réhabilitation de noblesse et d'ennoblissement en cas de besoin. Le duc de Longueville, gouverneur de Normandie, lui adressa, le 12 octobre de l'année suivante, une commission pour commander dans l'armée du roi six compagnies de cavalerie et y conduire deux régiments; il était alors commissaire des guerres. Il fut fait chevalier de l'ordre de St-Michel le 29 avril 1638. Il quitta peu après le service militaire pour la charge de procureur du roi à Alençon. Il obtint le 13 novembre 1662 un brevet de conseiller d'Etat.

« Il fut un des premiers membres de l'Académie de Caen. Moisant de Brioux nous apprend, dans une lettre à M. Turgot de Saint-Clair, qu'il avait composé un poème en plus de quatre mille vers, en l'honneur de M. le Duc de Montausier, gouverneur de la province. Il composa encore, à l'âge de soixante-quinze ans, un poème en deux parties adressé à toutes les illustres filles qui sont consacrées à Dieu dans la sainte religion (*la Visitation d'Alençon*), imprimé à Alençon en 1678, in-4.

« Il commence ainsi :

Après avoir compté soixante quinze hivers,
J'ose encor vous parler et vous écrire en vers.

que vous avez encore dû depuis courir deux ans sans l'attrapper, je vous offre cette petite veille de ma muse qui se souviendra éternellement de ce jour là. Ne pensez pas, mademoiselle, que je puisse me flatter de m'estre acquitté par ce leger present, d'un bien que je publie sans cesse ; non, ma gratitude étend plus loin son empire. Je composai encore dernièrement une petite comédie dont je vous fis la principale héroïne, et qui s'intitule le *Bordel de M^{lle} de Scay* ou *Marthe le Hayer*, et de peur qu'on ignorast que vous en estes le lubrisque sujet, j'ajoutay : cousine germaine de l'auteur des *Palmes du Juste*, premier fripon de nostre siecle, et issue de germain du procureur du roy d'Alençon. Je vous y ay tracée avec toute cette effronterie qui vous est naturelle. » Et une autre fois il ajoute : « Je vous

On trouve encore un grand nombre de pièces de notre auteur, dans les recueils de vers publiés par l'abbé Vinon, chanoine de Paris. Son ami le Hayer avait donné en 1633, les *Heureuses Aventures*, tragi comédie en cinq actes ; un volume de *Poésies morales et chrétiennes*, en 1660 ; une traduction de l'*Histoire de Charles V*, composée en espagnol par F. Antoine de Vere, in-4 et in-12, en 1673 ; une traduction du *Traité de la connaissance de la bonté et de la miséricorde de Dieu, de notre misère et de notre faiblesse*, de l'espagnol de Jean de Palafox de Mendoza, évêque d'Angélopolis, Paris, Savreux, 1660, in-12 ; l'*Année spirituelle* et le *Manuel des Etats*, traduit de l'espagnol de don Jean de Palafox, avec un poème de la naissance de l'homme. Paris, 1663, in-8. Il mourut vers 1679, et fut inhumé à l'Ave-Maria d'Alençon. Il avait épousé Catherine Pallu.

offriray tant de libelles qui vous diffameroient si vous ne l'estiez déjà, qu'enfin vous pourrez lire toute vostre histoire aussi naïvement écrite que vous m'en avez effrontément donné le sujet. »

Quel était donc le passé de M^{lle} de Sçay ? Son ancien amant a mis cette confession sur ses lèvres :

« Le ciel, par sa sainte grâce, me fit orpheline dès l'âge de quinze ans, et comme il y avoit déjà beau jour que je m'écoutois...et que mes parents étoient d'une vertu un peu trop étroite, si je pleurai de leur mort, je vous assure que ce ne fut que de joie. Le premier papillon qui vint se bruler à ma chandelle, fut un gentilhomme de mes parents, qui me trouva si douce et si paisible, que je ne luy en donnay pas seulement un coup d'ongle lorsqu'il s'émancipa... et il s'acquitta si bien de son devoir, quand il porta la hardiesse plus avant, qu'au bout de neuf mois, je luy fis porter deux beaux petits frères... Il les garda chez luy avec beaucoup de soin de leur éducation ; mais enfin les cruelles Parques trancherent le filet de leurs jours un peu après leur premier lustre. Ne voyant plus le gage de ma première flamme, je suivis le penchant que j'ay du changement, et, comme j'étois un jour prisonnière pour un enlèvement où j'avois suivi mon cousin de la Touche Saint-

Denis, le marquis de Courcelles vint me voir et me trouva si fraîche et tellement à son gré, qu'il me jugea digne de son aiguillette et m'en ouvrit les premiers discours. Combien que j'en eusse plus d'envie que luy, je fis pourtant la cruelle, et je me voulois un peu faire prier, afin de le faire trouver meilleur. »

Ce marquis de Courcelles devait être le fils de M^{me} de Courcelles, dont Saint Simon a dit, année 1706, tome III, « qu'elle avoit fait parler d'elle par des galanteries éclatantes auxquelles on n'étoit pas accoutumé en ce temps-là ». Enfin les publicistes ont recueilli dans l'*Histoire amoureuse des Gaules*, tome I, page 117, le couplet suivant à l'occasion du mariage M^{me} de Brégy :

Brégy se fait de la cour,
Epousant Chorán la belle ;
Mais il sera quelque jour
Aussi cocu que Courcelle.

Blessebois était en prison lorsque M^{lle} de Sçay eut le désir de connaître « ce jeune homme » dont toute la province s'entretenait, et il avait sans doute passé d'assez doux moments avec elle avant d'édifier ses

divers monuments de vengeance, car c'est bien elle, cachée sous le pseudonyme d'Amarante, à qui s'adressent ces paroles dans le *Rut* : » Je vous aime sans vous connoître et, pour vous dire plus, je vous adore, et je vous confesse que, si vous n'êtes pas une divinité immortelle, au moins en avez-vous toutes les adorables parties. J'accepte vos bontés, quoique je m'en reconnoisse indigne, et je mériterois sans doute la continuation de ma mauvaise fortune, si je refusois les largesses d'une divinité qui, je pense, est venue exprès du ciel pour allonger la quenouille des Parques, qui filent mes jours maintenant dignes d'envie. » Enfin il évoquait ainsi quelques-uns des instants de leur liaison :

J'ai vu mille beautés sur mon corps étendues
Entre deux draps blancs toutes nues,
Sans résistance et sans rigueur ;
Mais je n'ay point trouvé les délices avec elles,
Qu'Amarante mit en mon cœur
Lorsqu'elle l'alluma du feu de ses prunelles.

Je ne puis plus aimer, si ce n'est Amarante ;
Elle seule est toute charmante.
Je ne revere que ses lois.
Si je porte les yeux sur quelque autre de mesme,
Mon amour revient au doux choix
Qu'il a fait de servir Amarante qu'il aime.

Plus tard, M^{lle} de Scay, voulant reconnaître la peine que son amant prisonnier a eue pour elle, tire de son doigt un diamant de prix et le lui donne. Une autre fois, elle prend un déguisement masculin, afin d'arriver plus facilement jusqu'à lui et il raconte qu'elle « n'avoit jamais meilleure mine que lorsqu'elle paroissoit sous la figure d'un homme ; elle y avoit sans doute l'air et le geste bons et la mine haute, et combien que ses traits commençoient à éprouver les rigueurs de leur seconde saison, elle valoit encore le coup sans lui faire grâce. Ses cheveux étoient si artistement ménagés, qu'on les trouvoit quelquefois passables, quoique, en effet, ils fussent hideusement vilains ; mais ses yeux n'auroient pas eu assez de lumière pour éclairer, s'ils avoient oublié d'en emprunter un peu de son esprit. » La peinture ainsi achevée ne laisse pas pressentir les violences dont l'amant offensé usera envers son ancienne maîtresse, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne craignit pas de se montrer jaloux de ceux qu'elle avoit favorisés de son argent : « De vingt huit mille livres qui furent votre partage, lui écrivait-il de Hollande le marquis de Courcelles ne vous en a pas mangé plus de quinze, et c'est tout au bout du monde si j'ai été jusqu'à sept. » M^{lle} de Scay n'est pas la seule qui ait passé ses tête-à-tête avec lui lorsqu'il étoit en prison : l'une lui donne dix louis, et l'autre lui fait « prendre mesure d'un habit très galant. »

La bonne cité d'Alençon entre les murs de laquelle se cachaient tous ces désordres, démentait alors un peu l'opinion exprimée par le Comte de Tilly dans ses *Mémoires*, tome I, page 156, où il prétend que les femmes y étaient sages, les maris ennuyeux et jaloux, et ajouta qu'on s'y couchait de bonne heure. Cependant au tome I, page 114, du *Blason populaire de la Normandie*, par Canel, celui de la ville d'Alençon est ainsi conçu :

Alençon

Petite ville, grand renom ;
Autant de putains que de maisons,
Et, si elles étaient bien comptées,
Autant que de cheminées.

D'après lui, en remontant assez haut dans l'histoire d'Alençon, « les témoignages paraîtront moins satisfaisants. Je ne sais, continue-t-il, si le séjour à Alençon de la cour de nos ducs, cour galante et licencieuse, selon l'usage des cours galantes des xv^e et xvii^e siècles, avait altéré la vertu indigène ; on pourrait le penser. La reine de Navarre, qui séjourna longtemps à Alençon,

n'a publié dans ses contes que deux ou trois histoires dont la scène se passe dans cette ville (1).

Toutefois, je ne crois pas que sa présence ait été de nature à opérer une réforme bien sévère dans les habitudes mondaines ou trop relâchées des dames admises auprès d'elle.

» Parmi les dépendances du château, sur l'emplacement occupé par la promenade publique et le quartier de Bretagne, s'étendait un parc très vaste, très touffu, lieu de promenade et de rendez-vous; les citoyennes d'Alençon, comme dit Odolent Desnos, l'aimèrent un peu trop, peut-être. Aussi un libelliste, qui était né dans cette ville et dont le nom est fort connu des bibliomanes, Blessebois, compose-t-il, vers 1670, les *Aventures du parc d'Alençon*, un volume petit in-4° . »

Le manuscrit de ce libelle est entre les mains de M. de la Sicotière. Le nom du parc d'Alençon revient

(1) Nouvelle I. Une femme d'Alençon avait deux amis; l'un pour le plaisir, l'autre pour le profit; elle fait tuer celui des deux qui premier s'en aperçut, dont elle impétra rémission pour elle et son mari fugitif, lequel, depuis, pour sauver quelque argent, s'adressa à un nécromancien et fut leur entreprise découverte et punie.

d'ailleurs d'autres fois encore sous la plume du romancier Blessebois : « Vous savez, se fait-il dire par sa maîtresse, que c'est ici la manière de se promener dans le parc jusqu'à onze heures ou minuit, et ne doutez pas que cette liberté que nos parents ne peuvent nous dénier puisqu'elle est autorisée par l'usage, ne soit de grande utilité aux partisans de l'amour ».

Sous un amas de mille fleurs,
A l'ombre d'un buisson de qui l'épais feuillage
Voile l'amoureux badinage,
Maints amants tous les jours y vont unir leurs cœurs.
Souvent Tircis et Célimène,
Après avoir longtemps, sous le poids de leurs fers
Et la constance de leurs chaînes,
Souffert des martyres divers,
Y mettent l'honneur à l'envers
Et la modestie à la gêne,

Dans le manuscrit possédé par M. de la Sicotière, se trouve une assez longue description en vers dont voici deux strophes :

Ici des arbres renversés,
Vieux restes des siècles passés,

Laissent voir de vides espaces ;
Là des troncs de mousse couverts,
Non moins anciens que l'univers,
De leur vieille fraîcheur n'ont plus rien que les traces.
D'un côté des arbres penchans
Semblent menacer les passans
De leur ruine toujours prête,
Et le ciel, même assez souvent,
Semble prêt, par un coup de vent,
D'achever les débris de leur tremblante tête.

Celles qui se promenaient dans le parc au clair de lune, on le devine, étaient surtout M^{lle} de Sçay, Nannette Foyer, M^{lle} de Biou, M^{lle} Le Sage, M^{lle} de Boisseiné, nobles ou bourgeoises. M^{lle} de Boisseiné visitait Blessebois d'une façon très assidue pendant son incarcération. C'était, d'après lui, « une fille de qualité qui, estant restée orpheline de bonne heure, n'avoit de bien que ce que ses tuteurs n'avoient pu lui friponner. Elle estoit une des plus effrontées g... d'Alençon, et je ne m'en estonne pas, continue-t-il, puisqu'elle avoit fait apprentissage chez M^{lle} de la Pépinière. Elle n'avoit rendu visite au beau prisonnier que dans le dessein de le corrompre, si d'autres, plus matineuses qu'elle, n'y eussent déjà donné bon ordre, car elle prenoit autant plaisir à déboucher un jeune garçon qu'il avoit de joie à faire une p...n.

Il n'est donc pas nécessaire de vous dire qu'ils avoient pirouetté ensemble dès leur première entrevue ; mais comme l'endroit où leurs armes avoient passé l'une dans l'autre, aggrave l'énormité de l'action, j'apprendrai à tout le monde, si toutefois elle ne s'en est déjà vantée, que ce fust dans la chapelle des prisonniers. »

Telles étaient les plus hardies de la ville que Corneille de Blessebois devait connaître mieux que tous les bibliophiles actuels. Dans l'édition des œuvres satyriques de 1862, chez Gay, se trouve une variante au dicton Normand :

Alençon,
Petite ville, grand renom,
Habit de velours et ventre de son.

« Mme de Guise, raconte Canel, à propos du parc si fameux, où se donnaient tous les rendez-vous des filles de la ville, dans un accès de dévotion, fit raser les bosquets et les promenades.

Serait-ce que les désordres et le scandale auraient continué jusqu'à elle ? On sait qu'elle mourut en 1696. » Pourtant au milieu de la curieuse satire sur Alençon, de l'auteur de *Lupanie*, il y a un passage qui surprend

au sujet de trois jeunes filles, M^{lles} Thouars : « Je confesse, dit-il, que M^{lles} Thouars mènent une vie si honneste que je n'en saurois assez exprimer le mérite. Jamais tourterelles ne furent si chastes, si vierges, si constantes en leur continence. Leur vertu est à l'épreuve de toutes les attaques, en j'ose dire que toute leur maison renferme plus de trésors que le pavillon céleste, puisqu'on y trouve quatre grâces incorruptibles, et que là il ne s'en trouve que trois dont je ne voudrois pas répondre si elles demeuroient à Alençon. » Comme dans *l'Almanach des belles* de 1676, il y a une pièce sur les quatre saisons dédiée à M^{lle} Marianne Thouars, l'éditeur des œuvres satiriques de 1862. Gay, pense que Blessebois avait peut-être dû épouser cette jeune fille.

Mais le temps était venu où l'amant de M^{lle} de Sçay allait disparaître pour un peu de temps de la ville dans laquelle il s'était rendu si redoutable. En remplacement de l'intendant de Marle, on élut à Alençon Michel Colbert, fils d'Oudard Colbert, conseiller au parlement et frère du Grand Colbert. Il fit élargir Blessebois de sa prison « à condition de sortir de grand matin de la ville, de ne point s'arrêter et de ne parler à personne. » M^{lle} de Sçay, ayant eu connaissance de cet arrêt, prend un habit de cavalier, et, sur une jument de son cousin de la Normandie, terre appartenant peut-être à Pierre le

Hayter, elle rejoint le fugitif sur la route de Séez. Il était loin de l'aimer, mais « elle estoit en estat de grossir sa bourse, et c'estoit ce qu'il lui falloit. A Séez elle vendit un contrat de rentes à un sieur Boiblé, dont le prix, remis à Blessebois, lui donna le désir de se débarrasser au plus vite de son obsédante maîtresse ; il amène à propos quelque pique et lui jure de ne la plus baiser de quatre soleils, ce dont elle se montre inconsolable. A Paris, il la conduit chez la Serre, sous prétexte de la mettre, en attendant leur mariage, auprès d'une de ses parentes ; mais la Serre tient une maison de débauche, et pendant que M^{lle} de Sçay tombe dans ce piège, Blessebois s'engage parmi les volontaires de la campagne de Flandres. Fait prisonnier à Rées, il se décide à revenir près de sa maîtresse, qu'il trouve accoutumée à sa nouvelle position. « Vous êtes, lui dit-elle, en un pitoyable état, et je suis bien heureuse d'avoir encore de quoi vous réquiper. » Il lui jure de nouveau qu'il va tenir la promesse qu'elle lui avait arrachée de l'épouser ; mais elle, doutant de sa parole avec quelque raison, le fait emprisonner au Fort-l'Evêque. Deux jours après, on le fait comparaître devant le lieutenant criminel. « N'êtes-vous point ce méchant garçon qui avez tant débauché de filles ? lui dit le juge. — Non, Monsieur, répondit-il, mais je suis ce jeune garçon que tant de méchantes filles ont débauché. »

On veut le forcer à tenir sa promesse de mariage ; il prouve qu'on ne saurait le contraindre à prendre pour femme une fille qui est « un des plus fermes piliers du B..... de la Serre. » Pendant son séjour au Fort-l'Evêque il se lie avec le baron de la Graverie, qu'il persuade à M^{lle} de Sçay d'épouser à sa place. Tous deux s'unissent par un mariage simulé et aussitôt leur mariage « monte une maison où les demoiselles d'Alençon que l'amour de courir a fait sortir de chez elles, dansent fort légèrement tous les branles de Cyprine. »

Quelle fut la cause qui contraignit Corneille de Blessebois à quitter la France ? D'après M. Paul Lacroix, son affaire avec M^{lle} de Sçay ayant fait du bruit, il aurait été forcé de s'exiler afin d'échapper à la haine d'une famille puissante. Et cependant, M^{lle} de Sçay lui avait confessé, au Fort-l'Evêque, que les le Hayer n'avaient jamais requis son arrestation. Une seconde hypothèse se présente. Dans l'intervalle de deux campagnes, Blessebois était arrivé à Verneuil où s'était retiré un gentilhomme, M. de Verdun, dont la femme avait pour amant un certain La Forêt, contrôleur du grenier à sel de la ville : ce La Forêt fut tué dans un duel par un gentilhomme, habitant de Laigle. Mademoiselle de Verdun, — car, selon Furetère, *Mademoiselle* est un titre d'honneur qu'on donne aux filles et aux femmes de simples

gentilshommes, qui est entre la *Madame* bourgeoise et la *Madame* de qualité, — Mademoiselle de Verdun, disons-nous, se consola avec Blessebois, mais fut assez adroite pour s'en faire donner de l'argent, au lieu d'agir comme M^{lle} de Sçay. Blessebois n'entendait pas raison sur ce chapitre et réclama au mari qui s'allia avec M. de Rochefort, receveur des grands droits de Verneuil, contre ces prétentions. M. de Verdun, rencontré par l'amant de sa femme au bord de l'eau, fut en butte à des violences qui l'envoyèrent de vie à trépas. C'est du moins ce qui est relaté dans la fameuse pièce du mois de juin de l'*Almanach des belles* pour 1676, où se meuvent tous les précédents personnages affublés de noms d'oiseaux, et où il est dit, à propos de la Corneille luttant contre le coucou (M. de Verdun) ;

Que des pieds et du bec qu'elle peint sur sa face,
Elle (la Corneille) le répandra tout roide sur la place.

Cela se passait sous l'intendant d'Alençon, Colbert, décrit dans cette même pièce de vers sous le nom de « serpent bleu qui se roule dans l'or, » par allusion aux armes parlantes des Colbert (coluber). A la nouvelle de ce meurtre, l'intendant déploya un appareil terrible pour

s'emparer de la « Corneille » qui réussit à se sauver en se moquant du Serpent vengeur du Coucou :

Il voudra que des bois chacun oiseau s'apprête

A venger du Coucou la mort.

Il se fera porter de la lumière,

Car il ne sera lors déjà plus du tout jour,

Et marchera de la manière,

Au son étonnant du tambour.

La Corneille oyant tant de bruit

Avec peine battant de l'aile,

Fendra de l'air l'obscur nuit,

Et lorsqu'au tambour on l'appelle

Elle dira ces mots burlesques au Serpent :

« Seigneur, vous êtes imprudent ;

Pensez-vous faire une merveille ?

On a point vu jusqu'à ce jour

Qu'un Serpent prenne une Corneille

Au tintamarre d'un tambour. »

Ainsi il est logique d'attribuer la disparition de Corneille Blessebois et son séjour en Hollande, au meurtre de M. de Verdun.

Son existence devint précaire. Il avoue dans sa dédicace de *Marthe Le Hayer* qu'il n'est pas mieux doré à l'étranger qu'en France. Aussi reprit-il du service aux

gages de la Hollande, comme nous en avons la preuve par ces quelques lignes de sa dédicace du *Lion d'Angélie*, à M. Elzévier, capitaine de mer montant le vaisseau *Le Chêne*. « N'ai-je pas eu l'honneur, Monsieur, de vous suivre sur l'*Oost-zée* ? et dans deux batailles que nous y avons données avec réussite et en sept jours, contre les Suédois. N'ai-je pas eu moi-mesme des preuves convaincantes de ce que toute la Hollande publie à vostre avantage ? » L'imprimeur Elzévier, qui publiait les livres de Blessebois, devait tenir une grande place dans sa reconnaissance. A son retour en France, il reprend du service et reparaît, en 1686, sur la scène littéraire ; il s'efface de nouveau, et, dix ou douze ans après, on le retrouve à la Guadeloupe, où son service d'officier de marine l'avait conduit. C'est là qu'après plusieurs aventures galantes dont il fut le héros, il écrivit le *Zombi du grand Pérou*, ou la comtesse de Cocagne. On peut croire, avec Nodier, que le *Zombi* fut imprimé aux Colonies en 1697, et que Blessebois mourut aux Antilles dans la première moitié du XVIII^e siècle, pauvre et ignoré, ainsi que le témoignerait cet aveu emprunté à son dernier roman :

Le barbare destin qui me livre la guerre
Et qui me fait courber sous le poids de sa loy,
Ne m'a pas réservé quatre pouces de terre,
N'y seulement laissé de quoy
Pouvoir comme un renard coucher parfois chez moy.

Corneille Blessebois n'a jamais réussi, lorsqu'il s'est attaqué à autre chose qu'au roman ou à la poésie érotique; il était né pour libeller, et ce tempérament ressortait en toutes ses œuvres, quelque fût le sujet abordé par sa plume. Ainsi, dans *Eugénie*, tragédie chrétienne, dédiée au prince d'Orange en 1676, Eugénie déguisée en homme inspire de l'amour à une dame romaine nommée Mélanie; ne pouvant satisfaire cette passion, elle se trouve accusée, grâce à ce déguisement et par la vengeance de ses ennemis, d'une action qu'elle a été dans l'impossibilité de commettre et son détracteur s'exprime ainsi :

Sur l'un des bords du lit, Madame estoit couchée,
Et reposoit ainsi sur la terre penchée.
De sorte qu'à l'aspect de quelques doux attraits,
Seigneur, il a commis le plus noir des forfaits,
Il a porté sa bouche où son cœur voloit d'aise
Et voulut consommer les ardeurs de sa braise.

Son plus violent pamphlet est la comédie qui a paru sous divers titres : *Marthe le Hayer*, *le Bordel de M^{lle} de Sçay*, *le Bretteur*, ainsi que l'indique le catalogue Soleinne pour l'hostel de Bourgogne, 1678, in-12 de 3 fl. et 65 p. Une gravure sur bois, reproduite plusieurs fois dans le courant du livre, représente Corneille en habit d'officier

prenant le menton d'une bergère qui garde ses brebis pendant que l'Amour, les yeux bandés, lui décoche un trait du haut des airs. *Lupanie* qui fut éditée sous ce titre : *Lupanie, histoire amoureuse de ce temps*, par Corneille Blessebois, à la Sphère, Hollande, Elzévier, 1668, « est un autre monument de vengeance, nous dit Paul Lacroix, non moins significatif contre une femme, M^{me} de P., qui l'avait trompé en amour. Le nom de Lupanie (louve), sous lequel il désigne son infidèle, donne une idée des torts qu'il lui reproche ». Nodier connaît au moins quatre réimpressions de cet opuscule qui n'a cependant jamais été édité en France. L'une a pour titre : *Alosie ou les amours de M^{me} de M. T. P.*, Cologne, Jean Leblanc, 1680. Une autre sous cette rubrique : *A la tendresse chez les amants*, 1760, est au catalogue L. L. Potier, n° 475. A la vente Pixérécourt, le livre de *Lupanie* a été adjugé 110 fr.

Mais rien ne se rapporte à M^{me} de Montespan dans ce petit roman, comme le fait remarquer M. Bazin, puisqu'il ne s'agit que d'un ménage très bourgeois. M. Paul Lacroix pense qu'il fut réimprimé avec les autres nouvelles satiriques diffamatoires qui ont paru dans une publication du temps, en Hollande, sur les personnages de la cour de Louis XIV, par les ennemis de la famille de Mortemart qui s'en seraient servis pour diriger une attaque contre cette maîtresse de Louis XIV. Le sonnet

qui termine le roman aidait beaucoup à cette interprétation :

« M. T. P., le bruit court que tu n'as plus d'honneur. »

On dispute fort à Corneille de Blessebois la paternité de ce livre; mais il faut bien reconnaître aujourd'hui l'homogénéité des pièces de vers qu'on y voit figurer, avec celles qui entremêlent la prose du *Rut ou la pudeur éteinte*, et celles du *Zombi du grand Pérou*. C'est, remarque l'éditeur du *Lion d'Angélie*, M. Gay, le système d'attaque de Corneille de Blessebois, lorsqu'il s'écrie : « Si vous estes sensible à l'honneur et au repos de la vie, tremblez, tremblez, et redoutez les coups d'une plume envenimée qui va exposer au jour votre infâme conduite et vos infâmes désordres. » Vous m'avez trahy, ingrater, après m'avoir fait mille sermens d'une constance éternelle, et votre ame infidelle s'est pluë à promener un cœur que vous ne me pouviez ravir sans la plus noire perfidie dont votre sexe soit capable. Il faut que je me venge après cette trahison, à quelque prix que ce soit, et, bien que je voye les suites dangereuses de ma médiance, je ne les craindray jamais, puisque la chute la plus funeste me paroistroit douce et glorieuse, si vous

tombiez avec moy. Vous m'appellerez alors, Madame, avec plus de raison Cyclope, quand vous vous sentirez déchirer, que quand vous ne me verrez qu'un œil. Je sçay bien qu'on dira que ce ne sont que les cœurs lâches et foibles qui ont recours à de semblables vengeances ; mais que ces esprits trop tranquilles, qui tiendront ce discours, sachent que pour faire de semblables foiblesses il faut de la vertu. Apprenez donc que je ne vous offre l'histoire de Lupanie que pour faire juger de mon caractere et pour vous faire sentir combien il est dangereux d'estre l'objet de ma satire. Je me souviens que quand je vous fis voir l'histoire du Sophiste, vous me dîtes que le volume n'en estoit pas assez gros : eh bien ! ce sera de la vostre que je le grossiray. Vous n'ignorez pas que je ne sçache jusques aux moindres de vos rendez-vous, que je ne connoisse vos inclinations et vostre vie libertine, et que je ne soye le seul au monde qui en puisse mieux instruire le public. Le succes que j'ay eu à vostre portrait est si heureux, que les personnes qui ne vous auront jamais veü qu'une fois vous reconnoistront ; et comme il y a de certains traits où la plume la plus heureuse ne peut atteindre, la main d'un habile graveur y a suppléé, et le portrait que vous m'avez donné a servy d'original pour en tirer des copies que je veux mettre au commencement de vostre histoire. Dites donc enfin, Madame, souhaitez-vous que je me venge ainsy ? Si j'avois eu moins d'amour, j'aurois eu moins de vengeance ; mais,

las ! quand on perd ce qu'on ayme, que ne feroit-on pas pour soulager son desespoir ? Ne me contraignez pas, je vous prie, au nom de Dieu, de lascher ainsi mon venin sur vous, puisque j'aurois le sort de ces petits animaux qui, en donnant la mort par leur piqure, la reçoivent eux-mesmes. Vous pouvez detourner la tempeste et nous rendre le calme en chassant de votre maison ce gros coquin de Bourguignon, et lui en deffendant l'entrée ; alors, j'iray à vos piés, la larme à l'œil, vous demander pardon de mon crime, brûler cet indigne instrument de ma vengeance, vous exagerer le desespoir que j'avois de votre chnagement, et vous expliquer, par une expression la plus tendre du monde, avec combien de plaisir mon cœur reprend ses anciennes chaînes, et combien les fers que j'ay coustume de porter me sont plus doux que les autres. Voyez, je vous conjure, au nom de vos beaux yeux et au nom de toutes les tendresses que vous m'avez autrefois témoignées, si vous agreez encore que je porte avec un profond respect la qualité, Madame, de vostre tres-humble et tres obeissant serviteur. »

Il est impossible de désindividualiser Corneille Blessebois de ses romans ; jamais il n'est séparé des personnages qu'il décrit ; soit qu'il obéisse au mouvement facétieux que lui cause le souvenir d'une aventure égrillarde, soit qu'il se livre à la rancune d'un procédé, l'ivresse du plaisir ou le ressentiment communiquent toujours

une vive chaleur à ce qu'il touche. Partout il se montre âpre à l'argent et ne se met pas en peine de déguiser son caractère; mais son style est trop agité, trop rapide, trop préoccupé de plaire, pour qu'on ne lui suppose pas une certaine recherche de vérité et d'accent dans la peinture des physionomies. Il y en a qu'il pique dans sa galerie comme on cloue une chauve-souris sur une porte. Les tours vifs, acérés de la langue, lui sont familiers, de même que certaines bottes d'escrime à un prévôt. Etant donnée cette allure d'écrivain, on a la certitude que, dès qu'un nom de femme se glisse sous ses doigts, il doit avoir de bonnes raisons pour en parler, car la dame n'est pas du nombre de celles qui « se laissent seulement baiser par les zéphirs. » On n'a plus lieu, par conséquent, de s'effaroucher : on est en quelque sorte prévenu. Le côté littéraire est plus faible dans le *Lion d'Angélie*. Le sacrifice au goût de l'époque, que la Calprenède et Scudéry avaient mis en vogue, y est très-marqué; c'est la même afféterie de sentiments quintessenciés qui avait cours surtout en province, et que Blessebois s'est amusé à imiter; et, cependant, même à travers l'affectation, on finit par s'intéresser malgré soi au roman, comme le campagnard du dîner de Boileau.

On a usé d'une sévérité singulière envers Corneille de Blessebois; nous partageons l'avis énoncé par M. Cléder dans sa savante notice en tête du *Zombi*. « Ses écrits ne

sont pas plus libres que ceux qui composent le *Parnasse satyrique*, le *Cabinet satyrique*, les *Sottisiers*; l'auteur peut être placé à côté de ses contemporains, Régnier, Sigogne, Maynard, Théophile, Berthelot, Motin et autres, qui se sont illustrés dans ce genre de poésie, et dont les ouvrages recherchés par les curieux et savants, n'ont jamais été l'objet d'un blâme aussi rigoureux. Les romans anonymes publiés à Leyde et à Cologne, vers la fin du XVII^e siècle, et qui paraissent aujourd'hui à la suite des *Amours des Gaules*, de Bussy, ont-ils jamais soulevé pareille indignation? Scarron n'avait-il pas un vocable de mots d'un rare cynisme, qu'on réimprime tous les jours sans songer à dire gare? Et Béroalde, et Bonaventure des Périers, et Cholière, et Straparolle, et Guillaume Bouchet! de quel crû est donc la vigne dont ils pressurent le jus? eux dont les ouvrages circulent cependant de Lille à Paris, sans avoir figuré jamais au catalogue officiel de Wittersheim comme gibier de censure? C'est ainsi que, par une aberration saugrenue, on octroie à certains messieurs bien pensants, dont les cheveux, pour de bonnes raisons, ne peuvent plus se hérissier d'horreur, le droit de frapper sans appel telle ou telle création littéraire, quelle que soit l'époque où elle ait été conçue, quelque nécessaire qu'il soit de l'exhumer pour la classer dans l'histoire de l'esprit humain. En vérité on en arrive à comprendre cette boutade du pauvre Scarron, écrite dans un siècle monarchique où l'on ne

songeait point pourtant à tourmenter Boileau pour le *Lutrin*, de Scarron, qui souhaitait aller s'établir à trois degrés de la ligne, sur les bords de l'Orillane et de l'Orénoque : « Adieu, France ! adieu, Paris ! adieu, tigresses déguisées en anges ! je renonce aux vers burlesques, aux romans comiques et aux comédies, pour aller dans un pays où il n'y aura ni faux béats, ni filous de dévotion, ni d'inquisition, ni d'hiver qui m'assassine, ni de fluxion qui m'estropie, ni de guerre qui me fasse mourir de faim. »

M. de M.



AMOURS
DES DAMES ILLUSTRÉS
DE NOSTRE SIÈCLE

AMOURS
DES
DAMES ILLUSTRES
DE
NOSTRE SIECLE

TROISIÈME ÉDITION REVEU ET CORRIGE



COLOGNE
JEAN LEBLANC

—
M.DC.LXXX



AMOURS
DES DAMES ILLUSTRES

DE NOSTRE SIECLE



'humeur commode de plusieurs maris, et la grande facilité d'un nombre infiny de femmes belles avoient rendu Pottamie une des plus jolies et des plus agréables villes du monde. Il ne falloit qu'estre d'un temperament amoureux pour y mener une vie heureuse, et si, dans les commencemens, quelque amant se trouvoit traversé dans sa passion, sa maîtresse ne le laissoit dans cette inquiétude que tout autant de temps qu'il en estoit necessaire pour luy faire goûter ensuite, avec plus de plaisir, les douceurs d'estre aimé. Les plus belles se servoient de cet innocent

artifice pour engager plus fortement leurs amans, mais la seule Lupanie estoit ennemie de toutes ces adresses. Elle avoüoit ingenuement que rien ne luy estoit si incommode qu'un amant qui demeueroit plus de trois jours à découvrir sa passion, et à qui elle estoit obligée de faire des avances; car elle aimoit qu'on fût libre et ouvert, qu'on ne se cachast de rien, non pas mesme de ses foiblesses, et que, si l'on sentoit élever quelque mouvement amoureux pour elle, qu'on le luy fit connoistre sur-le-champ.

Mais avant que de parler des amours de cette ouverte personne, disons comme elle est faite. Le tour de son visage est un ovale défectueux, ses yeux sont gris et lubriques au dernier point, sa bouche est trop fenduë, mais assez vermeille, son front petit, son nez long et décharné, son menton en pointe, ses dents blanches, ses mains seches et vilaines, sur lesquelles on découvre jusqu'au plus petit nerf; ses cheveux sont châtains et annelés à grosses boucles; son teint est uny, et, dans de certains temps, assez éclatant; sa taille est petite et voutée, et les diverses secousses dont elle a esté agitée ont fait que le dessus de son corps n'a point d'assiete

assurée et se balance, à chaque pas qu'elle fait, sur ses hanches; pour la gorge et la chair, elle l'a merveilleuse, et l'on peut dire qu'elle cache ce qu'elle a de plus beau, et qu'heureux sont ses amans puisqu'elle leur fait tout voir. Il est vray qu'ils se plaignent que ce beau corps, dans les moindres petites chaleurs, par une odeur qui en emane, ne satisfait pas si bien l'odorat que la veuë. Elle se pique d'estre des mieux chaussées; les bas de soye qu'elle porte sont estendus jusques au milieu de la cuisse, et ses jarretieres sont fort proprement attachées. Il n'y a point de femme qui se donne plus de soin de porter bien le pied qu'elle. Pour ce qui regarde l'esprit, elle a beaucoup de feu, mais peu de jugement, et elle est fort estourdie; son humeur est altiere, fourbe, malicieuse, jalouse; elle ne peut souffrir les caresses qu'on fait aux autres femmes (comme si, dans elle, il y avoit pour contenter tout le reste des hommes.) Il suffit d'estre belle pour devenir son ennemie; elle medit incessamment des plus jolies, et imagine mille artifices pour en donner de mauvaises impressions. Elle a pour l'argent un puissant attachement, et les plus aimez de ses amans ne sont pas toujours les mieux faits, ny ceux qui ont le plus de merite, mais les plus liberaux, et s'il s'en trouve quel-

qu'un qui ne laisse pas quelquefois sur sa table un miroir, un diamant, un collier de perles, ou quelque autre bijou, il est regardé avec des yeux bien moins tendres que les autres.

Lupanie estant donc faite comme je vous l'ay depeinte, ne laissa pas, dans le commencement qu'elle receut compagnie et se produisit dans le grand monde, d'avoir une foule d'adorateurs et mesme des mieux faits de Callopaidie, où elle demeuroit en ce temps-là, dont elle menageoit si bien l'esprit qu'elle n'en perdoit pas un. Cleandre estoit pourtant le mieux receu et le plus aimé, et cet amant, par le soin officieux de luy changer souvent ses garnitures, avoit fait un merveilleux progrès sur son cœur, outre qu'il n'est pas des plus mal faits de ce monde; sa taille est dégagée et fort bien prise, son air passable, son teint brun et grossier, ses yeux rudes, sa bouche grande et fenduë jusques aux oreilles, des cheveux en quantité et frisez à grosses boucles, son esprit brillant, vif, entreprenant et capable de grandes choses, un peu fanfaron et du nombre de ces braves de province, qui croyent qu'il faut estre brutal, emporté, et faire mille querelles en l'air, pour passer pour homme de

courage; sa plus forte passion est pour les femmes, et il leur donne tout. C'est ce qui n'avançoit pas peu ses affaires sur le cœur de Lupanie; il obtenoit d'elle quantité de petites faveurs, et recevoit tous les témoignages d'une tendre passion. Mais, comme il ne pensoit pas au mariage, et qu'il aime le solide en amour, un jour il la fut trouver seule, et après lui avoir fait quelque present à son ordinaire, il jeta un genou à terre, et luy prenant une main, sur laquelle il appliqua plusieurs fois la bouche, il luy parla ainsi :

—Vous me dites que vous m'aimez plus que tout le reste des hommes ensemble, mais quel temoignage m'avez-vous donné de cette tendre amitié pour me faire juger que vous me tirez du pair de vos autres amans? Ils vous voyent comme moy, ils ont la liberté de vous parler de leur passion, ils soupirent en vostre presence, et, enfin, auprès de vous, je ne puis faire une demarche que je ne les voye m'imiter. Vous voulez toutefois que, par une croyance aveugle, je me persuade d'estre mieux dans vostre cœur qu'ils n'y sont. Ah! madame, madame, ne dissimulons rien! Vous n'avez pas pour moy tout l'amour que vous dites : vous me l'auriez bien fait

connoître par des preuves plus fortes et plus pressantes, et la Nature n'est pas si chiche à l'endroit des belles, qu'elle ne leur ait donné des liens plus forts pour les retenir plus longtemps dans leurs chaînes; elle leur a distribué des thresors inestimables pour les recompenser de leur constance et de leur fidelité. Ce sont là les témoignages les plus solides, par lesquels vous me pourriez faire connoître la difference que vous mettez entre le reste des hommes et moy. Vous devez assez connoître ma discretion pour croire qu'un semblable secret ne sortiroit jamais de ma bouche, et qu'on m'arracheroit plutôt la vie .

En finissant son discours, il s'aventura, avec un transport le plus amoureux du monde, de glisser sa main dans un lieu delicieux, qu'il est plus naturel de toucher qu'honneste de nommer.

—Arrestez, arrestez, lui repliqua Lupanie, en le repoussant d'une maniere qui lui faisoit connoître que son procedé ne l'avoit pas tout à fait desobligée; vous allez estrangement vite, et ne considerez pas l'effet dangereux qui s'ensuivroit si j'avois pour vous la con-

descendance que vous souhaitez. En quel estat miserable me reduiriez-vous si, par des suites honteuses et presque inevitables, on venoit à connoistre ce que j'aurois fait pour vous? Toute la terre ne me regarderoit qu'avec honte, et je serois le mepris, après une semblable infamie, de ceux qui desirent à present avec une passion violente de m'epouser. Je sçay bien que l'honneur n'est qu'une chimere, une belle imagination qu'on a inventée pour tenir les personnes de nostre sexe dans leur devoir; mais ce sont des fantomes visionnaires après lesquels nous sommes necessitées de courir pendant un certain temps, si nous voulons vivre heurées. Quand nous sommes engagées dans le mariage, alors nostre infamie est bien moindre estant partagée : nous avons la liberté de tout faire, puisqu'un manteau couvre nos désordres, et comme nous n'en avons point de témoins, et qu'on n'en parle que par de foibles conjectures, nous traitons hardiment de médisances et d'impostures tout ce qu'on en peut dire. C'est dans ce temps-là, mon cher Cleandre, ajouta-t-elle, que nous vivrons heureux et que, par art merveilleux, nous unirons plus fivement nos cœurs et nos ames. Schelicon, ce docteur que vous connoissez et à qui, sans doute, par sa grande

foiblesse, je donneray le plus que je souhaite, me rend de frequentes visite, et fait voir tout l'empressement possible à m'épouser. Sa fortune est assez considérable et n'est pas à rejeter ; c'est ce qui fait que je ménage son esprit pour me voir au plûtost sa femme, afin d'avoir plus de liberté de me donner ensuite à vous.

— Quoy ! madame, repartit Cleandre, encore toute souillée des baisers d'un stupide et d'un brutal, prétendez-vous vous présenter à moy pour m'offrir les restes de sa brutalité ? Manqueriez-vous d'esprit jusques-là que de souffrir qu'un semblable original recueillit les premices de vostre amour et de vostre jeunesse, et le voudriez-vous préférer à moy ?

— Non, non, repliqua Lupanie ; je sçay mettre la différence entre luy et vous, et je vous promets que je vous donneray un rendez-vous, dans le temps que le mariage sera sur le point de s'accomplir, qui vous assurera de ma personne et de mon cœur.

Cleandre la pressa bien tout le reste de cette conversation sur ce sujet, et luy dit qu'il avoit des secrets admirables pour détourner le mal qu'elle craignoit ; mais

tout ce qu'il put dire fut inutile, et il fut obligé de s'en tenir aux promesses qu'elle luy avoit faites.

Cependant elle agit, après cet entretien, si adroitement avec Schelicon, et seduisit son estime et son cœur avec tant d'esprit, qu'il s'imagina que le bon-heur de sa vie dépendoit d'épouser une fille si honneste et si vertueuse, et qu'il creut qu'il ne devoit pas perdre un moment pour avancer la possession d'un si grand bien. Il n'y trouva pas grand obstacle, car ses parens, qui connoissoient son inclination volage et libertine, furent bien aises de s'en décharger entre les bras de ce docteur, et mesme consentirent que ce mariage s'accomplît dans peu de jours. Cette nouvelle ne donna pas une petite joye à Lupanie, et elle en eut l'âme si satisfaite, qu'elle en instruisit Cleandre par une lettre conceuë en ces termes :

LUPANIE A CLEANDRE

Schelicon me doit épouser bientost. Mais, juste ciel ! que nous sommes peu raisonnables quand nous nous engageons à faire quelque chose. Je tremble, mon cher, que vous ne vous

souveniez de ce que je vous ay promis. Je vous avoue ingenuement que, si j'estois assez malheureuse que de vous voir sur le soir, dans ma chambre, me sommer de la promesse que je vous ay faite, je suis si rigoureuse à tenir ma parole, que je vous accorderois sans doute ce à quoy je me suis obligée. N'y venez donc point, je vous en conjure, et je vous en auray l'obligation que je vous en dois avoir.

LUPANIE.

Cleandre comprit le sens de cette lettre, et jugea bien que sa maîtresse vouloit ce mesme soir couronner son amour. Si bien que, sans s'arrester à faire réponse, il attendit, avec toute l'impatience qu'un amant aussi passionné que luy pouvoit avoir, que la nuit fût venuë, afin qu'à la faveur de son obscurité il pût entrer dans sa maison sans estre aperceu. Il estoit adroit, sceut si bien prendre son temps, qu'il exécuta son dessein et la trouva seule dans sa chambre. Il ne perdit point de temps dans une si belle occasion, et, par mille petites libertez qu'il prit, il réveilla dans son cœur une émotion secrette qui la fit changer de couleur plusieurs fois. Il pousse sa pointe, profite de cette foiblesse, fait agir quelque chose

de plus fort et de plus pressant, à quoy elle ne pût résister, et cette amoureuse personne se vit obligée de rendre les armes et la vie à son vainqueur par un doux trépas. Elle en revint encore plusieurs fois aux mains, et, tant que Cleandre eut de force et de vigueur, ce combat ne cessa point. Elle ne faisoit que dire pendant la nuit que c'estoit une chose bien imaginée que l'homme, et qu'elle ne voyoit rien dans le monde qui en égalast le merite ; elle consideroit avec curiosité ce que la Nature luy avoit donné de plus qu'à elle, et n'y trouvoit que des sujets d'admiration et de plaisir ; la joye où elle s'estoit trouvée dans toutes les attaques dont son amant estoit sorty si glorieusement la sollicitoit continuellement à les recommencer ; elle sembloit par sa defaite recouvrer de nouvelles forces. Il n'en estoit pas ainsi du pauvre Cleandre ; il estoit épuisé et les forces luy manquoient. Il auroit bien voulu entrer de nouveau en lice, mais une loy naturelle et pleine de cruauté tout ensemble luy défendoit de passer outre ; ce que Lupanie observant, il luy devint incommode par ses foiblesses, et, n'en attendant plus de plaisir, elle le fit sortir, avec le moins de bruit et le plus secrettement quelle put, aussitost que le jour commença de paroistre. Elle se mit

ensuite dans le lict, où elle demeura tout le jour, feignant quelque legere indisposition.

Schelicon fit voir toutes les foiblesses d'un amant transi, quand il apprit la nouvelle de cette feinte maladie ; il crioit et pleuroit de la plus vilaine maniere du monde, et, en battant des pieds contre terre, il élevoit les yeux au ciel d'une façon si desagréable et si bizarre, que, loin de toucher ceux qui le regardoient, il leur estoit impossible de s'empescher d'en rire. N'importe ! Fût-il mille fois plus grossier et plus pesant, on le souhaite pour mary, et pourveu qu'il soit bien partagé du costé où Lupanie fait consister le souverain bien, et qu'il sçache ce que c'est que n'estre pas à charge, toute une nuit, à une femme dans son lict, on le recevra à bras ouverts sans se mettre fort peu en peine du reste. Elle se veut éclaircir promptement là-dessus, et sçavoir ce qu'il vaut. Pour ce sujet, elle se rend la santé et se met en estat de le recevoir pour espoux le mesme jour qui avoit esté pris. Ce mariage accomply, tous deux n'attendent plus que la nuit. Trève aux autres divertissemens du jour, un bien plus doux les attend. Lupanie, par une rougeur étudiée, contrefait la fille honteuse et pudique ; elle dit qu'elle aime mieux mourir que de passer la nuit

avec un homme, pendant que Schelicon, poussé par sa seule passion, sans écouter aucune de ses raisons, la saisit avec violence, et, se jettant brusquement entre ses bras, après l'avoir fait crier quelques moments par les douleurs qu'elle disoit souffrir, en roulant des yeux languissans et perdant la voix, elle demeura immobile et feignit de s'estre évanouïe. Ce pauvre mari se desespera, la croit déjà morte, et se persuade qu'une si grande jeunesse n'a pu résister à de si rudes efforts. Il fait toutes les choses imaginables pour la tirer de son évanouissement, mais et le vinaigre, et tout ce qu'il luy peut mettre à la bouche est inutile ; il recourt au chirurgien et juge follement que les ventouses la pourront soulager ; il appelle pour ce sujet un valet. Dans cet instant, elle revint à elle, et, recouvrant l'usage de ses sens, elle luy dit en jetant sur luy negligemment une main :

— Mon cœur, que vous estes mechant ! Que vous m'avez fait sentir de douleurs ! Jamais en ma vie je n'en ay tant souffert !

Il luy en demanda pardon et en parut fort touché, luy disant que c'estoient les premières croix du mariage

mais qu'autant elle avoit souffert de douleurs dans ce moment, autant elle sentiroit de plaisir les autres fois.

Elle fut fort contente de cette premiere nuit de luy, bien qu'il faille estre d'un goust peu delicat pour s'en satisfaire, car il est replet, d'une taille mal prise et effroyablement grosse, l'esprit railleur, piquant, et sans aucun brillant ; tout son plaisir est de jouër les maris, leur humeur jalouse ; dans son visage on ne voit rien que de stupide et de brutal, et, qui l'observe bien, remarque dans toutes ses actions l'instinct d'une beste qui paroist sous la figure d'un homme ; il a le cœur bas, petit, et capable de mille foiblesses. Pour le foye, il l'a prodigieusement grand, et la plus belle reputation qu'il s'est acquise est de passer pour le plus grand mangeur du país ; il veut qu'on le croye homme d'etude, mais ceux qui le connoissent sçavent bien qu'à moins que les sciences ne soient infuses, il n'en peut avoir acquis, puisqu'il met tout son esprit à pouvoir écarter un as pour faire un repic à propos. On peut dire cette seule chose à son avantage, qu'il est fort ouvert, qu'il n'a rien de reservé, et que les choses qui sont les plus particulieres chez les autres, deviennent publiques chez luy.

Un mary fait ainsi estoit justement ce qu'il falloit à Lupanie ; il n'estoit point incommode, et quand quelque amant lui rendoit visite, après l'avoir remercié de l'honneur qu'il luy faisoit, il sortoit par respect de la chambre, et le laissoit seul avec elle.

Cleandre fut un des premiers qui retourna à l'assaut après ce mariage. Il eut tout le plaisir imaginable quand il apprit de la bouche de Lupanie l'artifice dont elle s'estoit servie pour persuader à son mary qu'elle avoit toujours vécu chaste et vertueuse. Il se mouroit de rire, quand elle luy raconta l'embarras où ce pauvre mary s'estoit trouvé par son feint évanouissement, les soins ingenus qu'il s'estoit donnez pour la remettre, la crainte qu'elle avoit eüe des ventouses, et le zele avec lequel il luy avoit demandé pardon du mal qu'il luy avoit fait souffrir. Elle n'omettoit pas une petite circonstance de ce qui s'estoit passé ; et, enfin, dans cette visite et dans toutes les autres que son amant luy rendit, le mary défrayoit tout ; elle donnoit bien à juger à Cleandre, par le nombre des faveurs qu'elle luy accordoit, qu'une femme estoit bien plus obligeante et plus facile qu'une fille.

Dans le cours heureux de cette vie voluptueuse, une disgrâce survint qui troubla le plaisir de ces deux amans. Comme un jour Cleandre estoit venu voir Lupanie, elle le fit passer dans la salle, où après avoir frappé à la porte du cabinet de son mary, qui estoit dans un des costez de cette salle, et après l'avoir appelé plusieurs fois sans qu'il répondist, (ne voulant pas estre detourné de l'occupation où il estoit), elle se rassura l'esprit en s'imaginant qu'il n'y estoit pas : si bien que, dans cette grande liberté, elle repousse mollement les douces et puissantes violences de son amant, et la resistance qu'elle lui oppose n'est que pour voir augmenter ses efforts. Il soupire, ses yeux cherchent les siens pour les avertir du plaisir qu'elle va goûter, ses lèvres impriment mille baisers sur sa bouche, et ses mains, toutes de feu, la saisissent et la couchent sur un placet. Alors, roulant des yeux étincelans, il fait voir des cuisses toutes nues, plus blanches que l'ivoire, et découvre ce temple de l'amour où il avoit déjà offert tant de victimes. A peine avoit-il forcé les premières entres, qu'il entendit du bruit, et vit sortir Schelicon du cabinet où Lupanie avoit frappé. Sans achever son sacrifice, il en sortit, et mesme de la salle avec tant de précipitation, qu'il n'eust pas le temps

de prendre son espée. Lupanie, tout émuë, abaissant promptement sa juppe, s'en saisit, et, après l'avoir tirée du fourreau, la presente à Schelicon par la pointe, en luy parlant en ces termes :

— Percez, percez de mille coups, ce cœur que le crime d'autry a voulu rendre coupable, et n'épargnez pas une misérable que l'indignation du ciel a choisie pour estre l'infame objet de la plus effroyable brutalité dont l'homme soit capable. Je merite la mort, puisque ma fatale beauté et mes regards, tout innocens qu'ils sont, ont dû inspirer de si lasches et de si honteux sentimens, et je dois repandre mon sang pour laver le crime d'autry. Mais s'il m'est permis de vous dire avant ma mort quelque chose pour ma justification, apprenez que si celle qui a eu l'honneur d'estre choisie pour votre femme est malheureuse, elle est innocente et ne participe point à la faute de cet infame.

Je m'estois endormie sur un placet lorsqu'à mon réveil je me suis veuë toute nuë entre les bras de l'insolent Cleandre. Le ciel m'est tesmoin quels ont esté mes sentimens et si la plus effroyable mort ne m'auroit pas

paru plus douce que cette infamie. Je le menace de crier, je crie, je me derobe de ses bras, je frappe à vostre porte, je vous appelle à mon secours, je le repousse, je tasche d'éviter ses violences, et mes ongles impriment sur son visage les effets de ma foible vengeance. Tout ce que j'aurois pu faire toutefois auroit esté inutile, si vous n'eussiez paru pour me rendre l'honneur qu'un lasche m'alloit ravir. Mais pourquoi retardez-vous ma mort, puisque c'est le seul remede des cœurs desesperéz et genereux ? Vengez, vengez mon injure sur Cleandre ; je vous le demande avant mon trepas, et ne vous opposez plus à mes desseins. Ce que le fer n'aura pu faire, je l'obtiendray du poison ; je dois la perte de ma vie à ma propre gloire. Les dames de Callopaidie ne diront jamais que j'ay survécu à une semblable infamie.

En finissant son discours, elle saisit l'espée qu'elle avoit presentée à Schelicon, et qu'il avoit prise, et, feignant de se la vouloir plonger dans le sein, il la luy arrache des mains, en luy parlant ainsi :

— Qu'allez-vous faire, madame ? Y songez-vous bien punir une innocente du crime d'un insolent ? Est-ce

avoir des sentimens raisonnables et genereux ? Et ne craignez-vous point le chastiment de Dieu ? Dites-moy, pouvez-vous estre coupable des crimes d'autruy, quand vostre volonté epurée les deteste et les abhorre ? Il faut donner le consentement pour faire le crime ; il vient de luy seul, et cette pureté qui demeure au milieu des corruptions est une huile sacrée qui se conserve dans des vazes fragiles et impurs !

— Quoy ! vous pourriez vous resoudre, luy repliqua-t-elle en repandant quelques larmes, de donner encore à cette miserable ce nom illustre de femme, et la pourriez-vous recevoir dans vos bras après avoir esté arrêtée par ceux d'un autre ? Nous n'y pensez pas, Schelicon, quand vous croyez qu'une femme, dont les inclinations sont si nobles et si vertueuses, puisse vous regarder après cette disgrâce sans mourir de déplaisir.

Schelicon, après avoir essuyé ses larmes, la caresse et luy donne mille baisers avec des emportemens plus passionnez qu'il n'avoit jamais eus, soit parce qu'il l'avoit trouvée plus belle et plus aimable dans les bras d'un autre que dans les siens, ou par d'autre raisons. Il

l'interroge, lui demande toutes les petites circonstances de ce qui s'estoit passé, si elle avoit eu quelque cha-touillement et si Cleandre avoit resseny les derniers ravissementens ? Elle lui assure qu'il n'avoit pas pu, par les efforts qu'elle avoit employez à le repousser. Et, par cette assurance qu'il reçoit, il conclut qu'il n'y estoit rien allé du sien, si bien que, l'embrassant avec un transport amoureux, il la porte sur un lict :

— Ha ! vous ne m'aimez pas, luy dit-elle, en se débattant dans ses bras, puisque vous estes si peu sensible à ce qui touche mon honneur. Non, non, je ne vous scaurois souffrir, et j'ai conceu tant d'horreur contre tous les hommes ensemble, après un semblable affront, que je m'en prendrois volontiers à vous.

Schelicon, sans s'amuser à luy répondre, luy fait parler en faveur de son amour, par je ne sçay quoy à qui elle n'avoit jamais pû resister de sa vie, si bien qu'il acheva l'ouvrage imparfait de l'amant de sa femme. Il est vray qu'elle parut si modeste en cette occasion, qu'elle ne voulut jamais consentir, quoi qu'il pût faire, qu'il la regardast nuë et qu'elle abaissoit incessam-

ment ses juppés, en disant que c'estoit contre toutes les regles de la bienséance et de l'honneur de satisfaire les regards impudiques d'un mary.

Cleandre, qui avoit entendu de la chambre prochaine, où il estoit resté, ce qui s'estoit passé entre Schelicon et Lupanie, avoit l'esprit agité de transports furieux, et comme il la vit entrer seule dans cette mesme chambre, sans rien consulter, il s'approcha d'elle et luy tint ce discours : — Je suis donc, madame, cette malheureuse victime que vous avez choisie pour estre sacrifiée à vos infâmes plaisirs ; il vous en falloit une ; vous avez fait tomber ce choix sur moy, et, par un excès de cruauté sans égale, vous m'avez rendu le témoin, le juge et le bourreau de mes propres supplices. La bouche toute mouillée de mes baisers, les yeux pleins de regards amoureux, le cœur remply de soupirs en ma faveur, l'âme touchée d'une noble et divine emotion, vous vous allez jeter dans les bras d'un autre en ma presence, et après que j'ay allumé dans vostre ame un beau feu, vous le laissez éteindre par les brutaux et honteux embrassemens du plus vile et du plus infame de tous les hommes.

— Si vous suspendiez, répondit-elle, Cleandre, vos ressentimens, je vous ferois assez facilement comprendre que, comme c'est vous seul qui avez allumé cette belle flâme dans mon cœur, vous seul aussi l'avez éteinte.

N'est-il pas vray que l'ame n'est sensible qu'à ce que l'imagination represente, et que, puisque la mienne n'estoit remplie, dans les plus doux ravissemens du plaisir, que de vostre idée, je puis bien dire que par vous je l'ay veüe mourir.

— Ha ! malaisement, repliqua Cleandre, quand on preste le corps, l'ame se peut defendre de le suivre, et cette union ne se rompt point sans de grandes violences. Dites plutôt, madame, que vous n'aimez pas Cleandre, mais que vous n'aimez qu'un homme en luy, et il vous repondra que, s'il vous a aimée, il deteste cet amour comme la plus indigne foiblesse dont il a esté capable en sa vie, et qu'à l'avenir il vous regardera avec autant de mepris et d'horreur qu'autrefois vous luy avez paru aimable !

En finissant ces dernieres paroles, il sortit brusque-

ment de la chambre, sans vouloir ecouter un mot de tout ce que Lupanie avoit à luy dire. Elle l'appela bien plusieurs fois, et mit en usage tous les artifices dont elle se servoit pour calmer les emportemens de ses amans, mais inutilement, il ne la voulut voir ny entendre depuis ce jour-là, et en publia toutes les medisances imaginables. Elle se consola facilement de sa perte, par la reflexion qu'elle fit de ne pouvoir plus recevoir ses visites sans de fâcheuses suites après ce qu'elle avoit dit à Schelicon.

De plus, il n'estoit pas si liberal qu'il avoit esté, et l'argent luy manquoit fort souvent, outre qu'en amour le changement luy plaist infiniment. Elle ne demeura pas long-temps dans cette vie faineante ; elle recouvrit bientôt un autre amant qui valoit bien Cleandre à son avis : il ne disoit pas tant, mais en faisoit davantage, et l'heureux partage qu'il avoit eu de la Nature lui tenoit lieu d'esprit et de merite. Après cela, il en vint un autre, et enfin, elle fit si bien qu'elle ne laissa pas échapper un jeune homme de Callopaidie qui payast de mine, sans s'instruire de son fort et de son faible.

Cependant cette vie libertine fut sceuë dans toute la

ville, tant par leur indiscretion que par la veine satyrique de Cleandre, qui fit cette elegie :

ELEGIE

J'avois cru jusqu'ici qu'aussitost qu'une fois
Un cœur avoit reçu les amoureuses lois.
Il ne se sentoit plus capable de la haine
Et toujours estoit prest de rentrer dans sa chaîne.

Je croyois qu'un objet, quand on a pu l'aimer,
Sceut le chemin d'un cœur qu'il avoit sceu charmer,
Et malgré le dépit pouvoit toujours pretendre
A gagner un cœur qui sçait mal se défendre.

Aussi, jusqu'à present, crainte d'estre surpris,
J'évitois avec soin de rencontrer Iris,
Crainte que de ses yeux la penetrante flâme
Ne sceut encor trouver le chemin de mon ame.

Je ne me croyois pas encor bien affermy,
Je redoutois les coups d'un si grand ennemy;
Malgré les divers tours de son ame infidele.
Je me sentoís encor un fond d'amour pour elle.

Mais j'ay veu du depuis que ce reste d'ardeur
Estoit dans mon esprit plutôt que dans mon cœur,
Et ce cœur a connu que pour estre son maistre,
Il n'avoit pas seulement qu'à desirer de l'estre.

J'avois bien evité sa veuë en mille lieux,
Quand un jour le hasard la fit voir à mes yeux.
D'abord plus interdit qu'une jeune bergere
Qui trouve le serpent caché sous la fougere,
Je rougis, je pâlis, je changeay mille fois,
Je restay sans couleur, sans haleine et sans voix ;
Une morne langueur me causa mille peines,
Une froide sueur glaça toutes mes veines,
Et je puis assurer, dans ce prompt mouvement,
Que la crainte d'aimer me fit paroistre amant.

Mais quand j'eus dissipé cette première idée
Qui captivoit mes sens et mon ame obsédée,
A la fin mon dépit se trouva le plus fort,
Et jusques à la voir je portay mon effort.

Ah ! que dans ce moment mon ame fut vengée !
Dieux ! qu'elle me parut haïssable et changée !
Sa taille me dépleut, son air me fit pitié,
Sa bouche me parut plus grande de moitié ;
Ses yeux furent pour moy languissans et stupides,
Ses lèvres et ses dents me semblèrent livides ;
Son teint, que je trouvois agreable et fleury,
Me parut tout souillé des baisers d'un mary.
Aussi bien que de ceux qui, la sçachant publique.
Y venoient contenter leur amour impudique.

Au travers d'un mouchoir de replis ondoyans,
Je vis deux gros tetons tout ridez et pendans.
Je crois que tout exprès le hasard, pour me plaire,
La fit sottte ce jour plus qu'à son ordinaire.

Jamais pour son malheur elle n'eut moins d'esprit :
Elle avoit mauvais air à tout ce qu'elle dit.
Certaine effronterie estoit dedans son ame
Qui faisoit bien juger que c'estoit une infame.

O Dieux ! dans ce moment que mon cœur fut ravy
De briser les liens qui l'avoient asservy !
Que le jour fut heureux qui termina sa peine,
Et qu'il sentit de joye à sortir de sa chaîne.

Il ne me resta rien de mon amour lassé
Que le honteux remords de l'avoir mal placé,
Et si je soupiray, ce fut de la tristesse
D'avoir indignement prodigué ma tendresse.

Pourtant, sans me flatter, je vis plus d'un regard,
Qui sembloit dans mon cœur demander quelque part ;
Mais comme d'un rocher la racine profonde
Ne s'ébranle jamais par les efforts de l'onde,
Ainsi je conservay ma resolution
Et ne sentis jamais la moindre emotion.

Iris fut dans ce jour de mon ame bannie,
Sans espoir de pouvoir y rentrer de sa vie ;
Jusque-là, qu'à present je me sens du dépit
Qu'elle ait pû pour une heure occuper mon esprit.

Enfin on ne la regardoit plus, après cette elegie,
qu'avec honte et mépris, et quelque fausse prude, dont

la conduite n'estoit pas plus raisonnable que la sienne, mais plus cachée, ne faisoit que parler de ses actions, de ses rendez-vous et de ses parties, et publioit hautement ses desordres.

Elle vit bien qu'elle avoit assez fait à Callopaidie, et que ce mestier ne vaut plus rien quand on le professe ouvertement; si bien qu'elle obligea son mary d'en sortir par de fausses raisons et par de feintes considerations domestiques, auxquelles il se rendit, ne sçachant ce que c'est que de ne pas suivre ses volontez. Il consentit, à sa sollicitation, de choisir Pottamie pour son sejour; elle prefera cette ville à plusieurs autres, parce qu'elle avoit appris que les hommes y estoient galans plus qu'en aucun lieu du monde.

Elle tâcha de prendre d'autres mesures, les premiers jours qu'elle fut dans cette ville, qu'elle n'avoit fait dans Callopaidie, et resolut de vivre tout d'une autre maniere. Pour s'acquérir un fond de reputation et d'estime, elle fit habitude, au commencement, avec les dames de ce lieu qui passoient pour les plus sages et les plus vertueuses, et, par son esprit pliant et soumis, elle gagna

l'amitié des plus sincères. On ne peut mieux contrefaire la prude et la severe. Jamais elle ne seroit demeurée d'accord, dans aucun entretien, qu'il pût y avoir des femmes dans le monde assez criminelles pour donner la moindre liberté à un homme, et soutenoit que c'estoit une chose incroyable; elle feignoit de souffrir une insupportable peine quand on disoit, dans une assemblée où elle estoit, quelque chose qui choquoit tant soit peu la bienséance, et quittoit la compagnie avec un dépit si bien étudié, que le plus fin y auroit esté trompé. Elle se contraignit quelques jours, mais cette vie la degousta bien-tost, et elle donna à juger qu'un peu moins de reputation et plus de plaisir estoit mieux son fait. Il n'y avoit pas encore eu un homme dans Pottamie qui se fust aventuré de luy dire aucune douceur, et son plus sensible déplaisir estoit qu'elle se voyoit obligée de s'en tenir à un très-petit ordinaire; ce qui fit qu'elle resolut de suivre son inclination et de chercher une vie plus heureuse.

Son miroir l'instruisoit assez du peu de beauté qui luy restoit, et elle voyoit bien que ses deux grossesses luy avoient fait perdre cet éclat de jeunesse qu'elle avoit eu sur le teint, et diminué le peu de vivacité qu'on avoit veu

dans ses yeux. Pour reparer ces defauts, elle eut recours au fard, et du rouge et du blanc, et elle emprunta une beauté qu'elle ne devoit qu'à elle seule, et où l'art avoit mille fois plus de part que la nature. Si elle eut ensuite de la severité, ce ne fut plus que dans les grandes assemblées, et, seule dans quelque alcove avec un homme d'un temperament amoureux, elle auroit esté bien plus traitable. Elle n'attendoit plus que quelqu'un qui se decouvrit pour le rendre heureux, et suffit qu'elle l'aimoit déjà par avance, sans sçavoir son nom ny son merite.

Celuy qui franchit le premier pas fut un moine defroqué qui, avec quantité de petites lezines qu'il avoit faites sur sa pension viagere, avoit fait un fond de quelques pistoles qui ne lui servirent pas peu pour avancer ses affaires.

Ce moine se nomme Anthonin; il est d'une taille grande, menuë et mal fournie; sa teste et ses yeux penchent incessamment contre terre depuis son noviciat; son visage est long et fort serré; deux gros os, couverts de peau ridée, font la forme de ses joues, au-dessous desquelles on voit deux grands creux; ses yeux sont enfoncés si avant dans la teste qu'à peine en peut-on de-

couvrir la couleur ; son menton est pointu, son nez crochu, son teint d'un brun des plus foncez, et la nature, pour assortir ce visage, au lieu de cheveux, luy a donné deux grandes oreilles qui s'élèvent fort haut en faisant un effet assez plaisant. Il ne manque pourtant pas d'esprit et s'explique assez agréablement ; au reste, vain de son sçavoir, malicieux, adroit, fourbe et pedant, tout ce qu'on le peut estre. Il s'étudie d'avoir un esprit doux dans la conversation, et, avec un faucet affecté, il se radoucit en parlant, comme une ridicule prétentieuse. Quoique plus mal fait que je vous l'ay dépeint, il n'eut pas grande peine à obtenir ce qu'il souhaitoit de Lupanie.

Ce qui se vend on l'a toujours pour de l'argent : il n'y a que manière à le chercher. La première fois qu'il la vit, elle se promenoit sur les remparts de Pottamie, et comme elle s'apperçeut qu'il avoit les yeux fortement attachez sur elle, elle crut qu'il en avoit dans l'aîle ; si bien que, pour l'engager davantage, elle arresta ses regards sur son visage avec une langueur étudiée, et, feignant d'estre surprise par les siens, elle rougit et baissa la vuë avec une pudeur si bien affectée, qu'il ne

fallut pas plus pour augmenter sa passion. Sur cette foible conjecture de n'estre pas regardé tout à fait indifferemment, il résolut d'avoir, à quelque prix que ce soit, son entretien, et débuta comme un fin moine par l'amitié de son mary.

Dès qu'il eut reconnu que tout son plaisir estoit de passer ses journées entières dans les repas et dans le jeu, il le traita assez souvent, fit plusieurs parties de jeu, et se rendit si nécessaire auprès de lui qu'il ne pouvoit rester un moment sans le voir. Le temps des vendanges arriva où chacun a contume de se retirer à la campagne. Schelicon proposa à Anthonin de le suivre. Ce party favorisoit trop son amour pour le refuser; ils partirent avec Lupanie, et allèrent respirer le doux air des champs.

Anthonin ne fut pas si-tost arrivé, qu'il résolut de prendre son temps pour découvrir son amour à Lupanie, et, après avoir manqué plusieurs fois son coup, comme un jour Schelicon dormoit après le disné, il la fut trouver sous une grande allée d'arbres où elle rêvoit seule, en prenant le frais. Il ne manqua pas de profiter d'une si

belle occasion pour luy découvrir son amour, luy dit tout ce qu'un cœur peut concevoir de tendre et de passionné, et fut si heureux dans cette conversation, qu'on luy donna lieu de tout espérer, aussi bien que dans les autres. Mais comme il est fort prompt, il ne s'en tint pas là, il voulut sçavoir jusques où son bonheur pouvoit aller, la connaissance qu'il avoit de son esprit intéressé luy fit hasarder une lettre conçuë en ces termes :

ANTHONIN A LUPANIE.

Je croirois aimer en Novice, Madame, si, pour vous expliquer ma passion, je vous parlois de soupirs, de langueurs, de douces inquietudes. Mon amour est trop masle pour s'occuper à ces jeux enfantins; il me faut du solide, et les regards languissans de ces Amans visionnaires, qui ne goûtent le plaisir d'estre aimez que par imagination, ne me touchent point. Ce beau feu que l'amour allume dans nos cœurs n'est pas fait pour s'évaporer par des regards languissans et par de tendres soupirs. La Nature lui a donné un autre conduit plus commode et plus doux. Quand on est aimé de ces foibles Amans, on doit s'en tenir à de simples paroles et à des pro-

testations d'une tendresse chimerique; c'est un crime d'Estat, parmy eux, de parler d'argent, et dès qu'on devient mercenaire, on est haïssable. Pour moy, qui en agis tout d'une autre maniere et qui n'ay pas fait mon principal des soupirs, je veux vous offrir ma bourse, et si vous me donnez ce soir une heure, vous verrez mon fond et ce que puis faire pour vous.

ANTHONIN.

Elle fit cette réponse, qu'elle lui glissa secretement dans sa poche, pendant qu'il jouoit avec son mary :

Quoyque je n'aye pas bien compris le sens de vostre Lettre, j'y trouve pourtant quelque chose de fort agreable et d'un bon raisonnement. Si vous voulez m'en donner l'explication après souper, je tacheray d'imaginer un moyen pour vous entretenir en particulier.

La lettre qu'avoit escrite Anthonin fut si malheureuse, qu'après que Lupanie l'eut leuë elle tomba par terre en tirant son mouchoir, et fut trouvée par Schelicon au milieu de la chambre, qui la lut toute entière et en parut

fort chagrin. Lupanie, qui l'avoit cherchée partout sans la pouvoir trouver, voyant sur son visage cette morne froideur et cette inquiétude, qui n'estoit pas ordinaire, jugea qu'elle estoit sans doute venuë entre ses mains, si bien que, pour jouer au plus fin, elle s'approcha de luy comme il rêvoit, et en luy passant la main sur le visage, le caressant et le baisant, elle luy demanda le sujet de sa melancholie, et, sans luy donner le temps de reprendre :

Voulez-vous gager, lui dit-elle, que tout chagrin que vous estes, je vous fais rire, si je vous raconte la plus agréable chose du monde qui m'est arrivée? Je suis bien obligée, ajouta-t-elle avec un souris malicieux, Monsieur, de souffrir que vos amis m'envoyent des billets pleins d'impertinence. Voyez, reprenoit-elle en fouillant dans sa poche, et feignant de chercher la lettre d'Anthonin, ce qu'on m'escrit! A qui doit-on se fier après cela? Anthonin, ce corps mourant, ce visage ridé et affreux, ce squelette have et décharné, me parle d'amour et pretend suborner ma vertu. Vous ne le croiriez jamais, si la lettre que je vay vous mettre entre les mains n'en estoit une preuve irreprochable.

En cessant de parler, elle fouille tantost dans une

poche, tantost dans l'autre, sort ce qui estoit dans les deux, cherche dans sa juppe, la détache, s'impatiente de ne la pouvoir trouver, lorsque Schelicon, dissipant son premier soupçon, la luy presente sans mot dire.

— Quoy! luy dit-elle, vous estes donc de concert à me jouer et il vous en a donné copie?

— Non, lui repliqua-t-il en se radoucissant, c'est la mesme que vous avez perdue, à ce que je puis comprendre, et que j'ai trouvée dans cette chambre.

— Eh bien, qu'en dites-vous? repartit-elle. Qui n'auroit esté trompé par cet hypocrite, qui semble n'oser presque lever les yeux sur une femme? Si vous m'en voulez croire, pour le punir de son audace, nous le jouerons.

Elle lui proposa ensuite un moyen de s'en divertir, qui estoit de souffrir qu'elle receût ses cajoleries, repondist assez obligeamment, lui donnast des rendez-vous, receut son argent sous de belles espérances et le trompast ainsi.

Schelicon, se reposant entièrement sur sa vertu et sur tout ce qu'elle luy venoit de dire, consentit tout ce qu'elle voulut, et, afin de luy donner la liberté de commencer dès ce mesme soir ce petit jeu, il sortit de la maison après avoir soupé, et s'alla promener seul.

Anthonin, voyant une si belle occasion, crut d'avoir trouvé l'heure du Bergé, si bien que, passant sans perdre de temps dans la chambre de Lupanie, il la trouva seule, couchée si négligemment sur le lict, ses jupes très-mal en ordre. Une émotion si grande le prit de voir une femme en cet estat, qu'à peine eut-il la hardiesse de s'approcher.

— Suis-je si épouvantable, lui dit-elle en s'apercevant de sa pudeur hors de saison, que vous ne puissiez soutenir ma veüe, et n'estes-vous brave que la plume à la main?

Auprès de tant de beautez, lui repartit Anthonin, en se rassurant et cherchant niaisement sa bourse, peut-on n'estre pas dans l'admiration, et un homme peut-il vous offrir si peu d'argent que j'en ay, sans une espece de

chagrin, pour mériter les faveurs que j'espère obtenir de vous?

— Mon Dieu, luy répliqua-t-elle, en la saisissant et la regardant avec soin, que le tissu des cheveux en est admirable! Sont-ce des vôtres? Mais que voulez-vous que j'en fasse? ajoutoit-elle. Reprenez-la, je ne suis point mercenaire.

A ces dernières paroles, ce moine se trouva si fort animé que, levant ses jupes avec précipitation, il découvrit à nud ce beau corps.

Dans ce même moment, elle serre la bourse, non qu'elle eust aucun mauvais dessein, ayant trop bonne conscience pour retenir son argent sans luy en donner de la marchandise. Elle fit bien voir à son amant, dans cette occasion, qu'elle avoit de la pudeur, car elle tournoit le visage sur le chevet, et fermoit les yeux, n'ayant pas l'effronterie de se voir en cette posture entre les bras d'un autre que son mary. Jamais Anthonin n'a été logé si au large, et il a dit ingénument du depuis, qu'estant au milieu de ce fort de l'amour, il le cherchoit et se trouvoit aussi libre que dans une spacieuse campagne.

Le mary de retour, Lupanie luy fait une fausse confiance de tout ce qui s'estoit passé, lui parle des emportemens d'Anthonin, et le nomme schelette amoureux. Elle avouë qu'elle avoit senty une espèce d'horreur en se voyant seule avec luy. Elle exagere comme elle l'avoit repoussé, luy dit qu'elle n'avoit jamais voulu souffrir qu'il luy baisast la main, crainte qu'un de ses baisers impudiques ne luy en fit eslever la peau. Elle luy montra la bourse, luy jura qu'il ne la luy avoit donnée que pour obtenir quelques momens de conversation d'elle. Elle partage le profit avec luy, et, par le récit qu'elle luy fait de la maniere niaise avec laquelle il la luy avoit présentée, elle le fait étouffer de rire ; et ce bon homme, se moque d'un autre, dont luy mesme est le sot. Enfin, quand elle fut couchée, pour conclusion, elle le caressa plus qu'à son ordinaire, afin de luy faire croire qu'elle s'en tenoit à ce qu'elle pouvoit tirer de lui.

Pendant qu'Anthonin eut de l'argent, les rendez-vous étoient fort frequents, et Schelicon sortoit de la chambre, et les laissoit seuls ensemble ; mais aussitost qu'il luy manqua, il fallut penser à s'en retourner en Potamie, pour en chercher d'autre. Schelicon et Lupanie s'y

rendirent bientôt avec luy, et comme les vendanges estoient faites, il se retirèrent dans la ville, pour y passer l'hyver et pour y chercher quelque heureuse fortune.

Lupanie, à son retour, crut que c'estoit trop peu, pour elle, que de s'en tenir à son ordinaire monastique : changement de viande reveille l'appetit. Un certain gentilhomme, nommé Nicaise, vint rompre en visière à Anthonin. Elle avoit trop d'empressement d'en gouster de tous les estats, pour ne pas recevoir un homme qui luy avoit paru de si bonne mine et qui est sorty d'une des plus illustres maisons de ce lieu-là ; il fallut en avoir un echappé, à quelque prix que ce fust, et mesler le sang Noble avec le Bourgeois.

Un semblable party n'estoit pas à refuser pour elle, car sa taille est grande et droite, mais un peu embarrassée ; la jambe fort bien prise et tournée passablement ; les cheveux sont d'un blond cendré, secs, et d'une frisure tapée ; la bouche bien taillée, ses yeux doux, la main belle, et un teint grossier à raison de la petite-verole, qui a laissé de funestes marques ; pour son esprit, il est du dernier sincere, trop tranquille,

doux, civil et obligeant à toute la terre. Il parle avec une grande lenteur, et a peine à s'expliquer ; mais, si on veut l'écouter, on trouve pourtant que ce qu'il dit est bien conçu et de bon sens. Il se plaist infiniment dans la compagnie des femmes, et a pour le sexe un respect si grand, que, fort souvent, par là, il leur devient incommode, et principalement à Lupanie qu'il pensa faire desespérer dans les premières conversations. Elle, qui hait ces respects hors de raison, et qui veut qu'on en vienne aussitost au familier, fut obligée de le souffrir fort long-temps, sans qu'il luy parlast de son amour et sans qu'il luy ozast mesme toucher la main ; il croyoit d'avoir beaucoup fait, et se consideroit comme un Amant temeraire quand, par hazard, il avoit lasché un soupir en sa presence ou jetté un regard amoureux :

— D'où vient, luy disoit-elle un jour, pour luy donner lieu de se decouvrir, que, depuis quelque temps, vous me paraissez si resveur et si inquiet, et que je vois, quand je m'attache à vous observer, que vous ne sçauriez demeurer un moment sans pousser quelques soupirs et sans vous plaindre ? Vos regards languissans me disent assez que vous avez l'ame touchée de quelque

passion. Dites-moy, au nom de Dieu, je vous prie, mais sans déguisement, d'où vous vient ce desordre ? Je vous jure qu'il n'y a rien que je ne fasse au monde pour vous soulager.

— A toute autre personne qu'à vous, repliqua Nicaise, en rougissant et en abaissant la veuë contre terre, je n'aurois jamais accordé, Madame, ce que vous souhaitez de moy, mais, comme j'ay juré de vous respecter et de vous obeir toute ma vie, je veux bien vous ouvrir mon secret, et mesme, sur quelques particularitez, je serois ravy de prendre vostre conseil. Vous sçaurez donc, Madame, une chose que je ne vous aurois jamais dite, si vous ne me l'eussiez commandé, qui est que j'ayme avec la passion la plus violente du monde la plus aimable personne qu'on ait veuë sous le Ciel ; mais comme mon amour est grande, mon respect est aussi extreme, et ce profond respect à fait que je n'ay jamais ozé lui dire ce que je souffrois pour elle, et que j'ay beaucoup mieux aymé estre malheureux jusqu'à cette heure qu'indiscret. Dites-moi donc, Madame, est-il temps à present que je parle ? N'est-ce pas assez longtemps faire agir les soupirs, et ne puis-je pas me plaindre aux pieds de celle que

j'ayme des maux qu'elle me fait endurer ? Son humeur est douce, ses yeux sont tendres, son cœur.....

— Quoy ! interrompit Lupanie avec colere, croyant qu'il parloit d'une autre, vous ne sçavez m'entretenir que des beautez de vostre Maîtresse ! Il faut que vous ayez l'esprit du dernier mal tourné pour la louer en ma presence, et à moins que vous ne l'eussiez perdu entierement, vous ne l'auriez pas fait.

— Ha ! je l'avais preveu, Madame, continua Nicaise, que vostre vertu estoit trop severe pour jamais souffrir l'aveu que je viens de vous faire de la forte passion que j'ay pour vous ?

— Estoit-ce de moy, ajoûta Lupanie toute surprise, que vous vouliez parler ?

— Ne deguisons rien, repartit Nicaise, vous ne l'avez que trop compris pour mon malheur.

— Hé bien ! si c'est de moy, repartit Lupanie, vous n'avez qu'à continuer vostre discours, je vous le permets ;

c'est bien faire des façons, et parler avec obscurité d'une chose que l'on veut qu'on scache.

— Ouy, Madame, repliqua Nicaise, si vous connoissiez la pureté de mes desirs, vous ne desaprouveriez jamais mon amour, puisqu'elle est entierement detachée du crime, et que si vous aviez moins de vertu, vous me paroistriez moins aimable !

Enfin, il n'employa tout le reste de cette conversation qu'à luy exagerer l'innocence de ses pensées, bien que Lupanie luy fit assez connoistre, s'il l'eût observée, qu'elle ne le rechercheroit pas la-dessus, et que ce n'estoit pas là la plus belle partie qu'elle souhaitoit chez un amant.

Une autre fois, comme elle estoit avec luy sensiblement touchée de voir que, nonobstant toutes les avances qu'elle luy avoit faites, il s'estoit passé si peu de choses entre eux, elle resolut de luy decouvrir si clairement sa pensée la-dessus, qu'indispensablement il seroit forcé de passer outre.

— Quand on ayme, lui disoit-elle, avec une pudeur

étudiée, autant que vous le dites, se contente-t-on d'en faire si peu que vous faites ? Vrayment, l'amour auroit de foibles plaisirs si l'on s'en tenoit là, et les personnes qui ayment seroient bien à plaindre de se voir si mal récompensées des peines qu'elles souffrent sous l'empire de l'amour.

— Hé bien ! si cela est, repartit Nicaise, pourquoy estes-vous si insensible aux tendresses d'un cœur qui vous ayme tant ? Helas ! je ne connois que trop que vostre ame insensible cherche ce petit detour pour m'obliger à m'éloigner de vous et à ne plus vous aymer. Vous pretendez par là, cruelle, rebuter ma tendresse en me representant le peu de fruit que j'en reçois. Mais enfin, pourquoy la blâmez-vous, puisque les foibles plaisirs dont elle me repaist n'ont pas pour fondement les sens et n'ont rien de criminel ?

— Quel autre fondement pourroit avoir pour ces plaisirs, reprenoit-elle, un veritable amant, que celui des sens ?

— Les plaisirs, repartoit-il, de rever sur son amour, de s'entretenir en de douces inquietudes, de penser à la

personne qu'il ayme, de luy jeter mille regards amoureux, de se plaindre, de soupirer, de languir, de pleurer.

— Et vous appelez cela, interrompoit-elle, les plaisirs de l'amour ? Vrayment, vous y estes bien novice. Ce ne sont là que les peines, et si vous aviez le cœur tant soit peu touché de cette passion, vous jugeriez de la douceur de ses plaisirs par la violence des maux que vous dites. Je veux vous apprendre, par compassion, où vous trouverez les véritables et solides plaisirs de l'amour.

— Vous le pouvez, repartoit-il, Madame, en m'ayant, et, par là, vous rendrez mon bonheur sans égal.

— Pour ce que vous me demandez, repliquoit-elle, ce vous est une chose assurée, mais...

— Ne raillez pas et n'insultez pas davantage, luy repartit-il en l'interrompant brusquement, au malheur d'un miserable, puisque c'est vous seule que le faites, et si vous n'avez pas la compassion de soulager mes maux, du moins n'ayez pas la cruauté de les aigrir.

Ils finirent cet entretien sans conclusion aussi bien que les autres, et Lupanie, fort aigrie contre son amant, re-

solut de lui montrer une autre fois, par demonstration, ce qu'il n'avoit pu comprendre autrement. Mais comme elle n'avoit occasion de le voir que très rarement, et que cela retardoit ses desseins, elle imagina un moyen pour le recevoir plus librement dans sa chambre, qui fut de faire entendre à son mary que si elle souffroit quelquefois sa conversation, que ce n'estoit que par politique, et que, comme il estoit un des gentilshommes des plus considerables de la province, que si, par hazard, il leur arriroit quelque mauvaise affaire, il les pourroit beaucoup servir. Elle luy conseilla ensuite de luy rendre de fréquentes visites, de briguer son amitié, d'estre de tous ses divertissemens, luy disant que c'estoit le plus grand honneur et le plus bel avantage qui luy sçauroit arriver, et que, par cette seule voye, il se pourroit rendre considerable dans Pottamie.

Luy, qui ne raisonnoit pas et qui laissoit seulement conduire son raisonnement, suivit son conseil de point en point, et passa les journées entieres avec Nicaise, vivant toujours à sa table, parce qu'elle luy paroissoit un peu mieux réglée que la sienne.

La veritable pensée de Lupanie estoit, en donnant ce

conseil à son mary, de convier Nicaise, dont elle connoissoit l'esprit civil et obligeant, à luy rendre de fréquentes visites, et qu'ainsi, en l'absence de son mary, elle les recevoit souvent dans sa chambre, et auroit occasion, sans luy donner aucun soupçon, de passer de très-douces heures dans son alcove avec luy. Tout luy reussit mieux qu'elle ne l'avoit preveu, car Nicaise, touché des amitez qu'il luy faisoit, luy offrit une maison qu'il avoit pour y venir loger, qu'il accepta assez librement, ce qui donna un plus beau jour à Lupanie pour faire reüssir ses desseins : elle le caressoit très-souvent, luy disoit mille douceurs sur sa bonne mine, luy decouvroit sa gorge à nud, en luy demandant quel defaut il y trouvoit, sans pourtant que son linge ny ses jupes en fussent plus chiffonnés, ce qui la jettoit quelquefois dans des transports à le quereller. Elle luy fit voir le sonnet qui s'ensuit, luy disant que, si un amant luy vouloit plaire, il n'auroit à prendre d'autre methode que celle qu'il enseigne ; mais il ne le lut pas mieux qu'il ne l'entendit.

SONNET.

Perdez cette methode, ô timides amans,
D'aymer avec ardeur un objet et vous taire.

Comment pretendez-vous adoucir vos tourmens,
Si le trop long silence à vos maux est contraire?

Croyez-vous que cacher ainsi vos feux ardents
Soit le meilleur moyen à qui desire plaire?
Les dames n'aiment pas ces cœurs discrets et lents,
Et veulent quelquefois un amant temeraire.

Un respect importun, traversant nos desirs,
Cent fois vient nous ravir de ravissants plaisirs,
Et ne repaist nos feux que de chimeres vaines.

Tout amant qui se taist en l'amoureuse ardeur
Est indigne à jamais d'avoir quelque faveur,
Et semble meriter ce qu'il souffre de peines.

Enfin, un jour, lassé de toutes les avances qu'elle avoit faites, elle voulut joüer de son reste, et eut recours à la démonstration, pour luy rendre plus sensible ce qu'elle avoit à luy faire connoitre et, comme elle sçavoit qu'il la devoit venir voir l'après-dînée, elle donna ordre qu'on le fit entrer dans sa chambre sans la venir avertir. Elle estoit mise sur le lict avec une cornette, la gorge nuë et ses jupes si mal en ordre, qu'on luy pouvoit voir les deux cuisses à nud. Elle estoit ainsi couchée sur le dos, les ayant ouvertes dans la posture d'une Danaë qui attend la pluye d'or, feignant en cet estat de dormir,

lorsque son amant, arrivant tout seul dans la chambre et la voyant dans cet estat si indecent, rougit pour elle, et jugea que, sans y penser, en dormant, elle avoit ainsi levé ses jupes, si bien que, pour espargner ce déplaisir à sa pudeur, il prend son mouchoir qui estoit auprès d'elle avec le moins de bruit qu'il pust, crainte de l'éveiller, pour couvrir sa gorge et abat ses jupes. Dans le mesme instant, Lupanie, feignant de s'éveiller, le repousse rudement avec colère, et luy parlant ainsi :

— Dis-moy, traistre, perfide, sont-ce là les actions d'un véritable amant : Ne devrois-tu pas mourir de honte de ta foiblesse ? Et ne te fait-elle pas horreur, puisqu'elle va contre l'ordre de la nature ?

— Je suis criminel, il est vray, repartit-il, mais la fortune a fait le crime. Si vous pouviez connoistre la pureté de mes pensées, vous auriez sans doute des sentimens plus avantageux de moy, puisque vous verriez que je n'ay pas eu la moindre émotion dereglée.

— C'est cette connoissance, reprit-elle, qui me donne tant d'aigreur contre toy, et qui me fait detester ta personne.

— Considerez, Madame, repliqua-t-il en l'interrompant, je vous conjure, que tout ce que j'en ay fait n'estoit que pour épargner ce sensible déplaisir à vostre pudeur, de se voir en cet estat, et pour couvrir vostre nudité.

— Estoit-ce de cette maniere, repartit-elle, lâche, foible, que tu la devois couvrir? Et si tu estois raisonnable, ne t'excuserois-tu pas d'une autre maniere?

Enfin elle luy dit mille autres injures, et le quitta avec tant de colere, qu'il sortit de chez elle le plus touché et le plus triste du monde.

Le ressentiment de Lupanie ne dura pourtant pas longtemps, car Anthonin, arrivant chez elle dans le mesme moment que Nicaise sortoit, la consola bientost en luy accordant ce que cet amant trop discret luy avoit refusé. Elle luy en dit tous les maux imaginables, et luy assura qu'elle n'avait jamais senti plus d'antipathie pour un homme que pour luy, et que, si son mary ne luy avoit commandé de le bien recevoir, elle ne souffriroit jamais sa présence. Elle mit ensuite en usage toutes les caresses les plus engageantes, et fit si bien qu'elle en

tira une garniture fort propre. Elle trouva tant de plaisir ce jour-là à recevoir ces presens, qu'elle resolut de demander à Nicaise tous les bijoux dont elle auroit envie, puisqu'elle n'en pouvoit tirer autre chose; si bien que, quand il retourna pour la voir, il fut aussi obligement receu que s'il ne se fust rien passé, et, le mesme jour, luy voyant un diamant au doigt, elle feignit de le vouloir acheter, et le loua tellement, qu'il ne se put dispenser de le luy donner. Quand il sortoit de Pottamie pour aller en quelque ville plus considerable, elle estoit si adroite à l'engager à luy apporter des nippes des plus propres et des plus belles, et à luy donner des commissions, qu'il ne pouvoit s'en deffendre, et comme il n'estoit pas contraint de s'en tenir à une pension viagere, le moindre de ses presens valoit plus que tous ceux d'Anthonin ensemble. Il est vray qu'elle auroit esté injuste, si elle se fust plainte de ce moine, puisqu'il donnoit tout ce qu'il avoit, et que mesme, pour la contenter, il s'efforçoit de pousser plus avant qu'il ne pouvoit, et plus souvent qu'il ne devoit, puisqu'elle luy avoit veu avec déplaisir, plusieurs fois, tomber lâchement les armes des mains au commencement du combat.

Mais, comme un jour Schelicon estoit à la campagne,

et qu'il en estoit aux prises avec elle, faisant tous ses efforts pour achever sa course, Nicaise estoit à la porte qui retournoit de Sirap, avec quantité de nippes des plus à la mode qu'il luy apportoit. Lupanie donna seulement le temps à Anthonin de sortir de sa chambre, et, prenant promptement son éventail, elle tacha d'abattre la rougeur que l'action qu'elle venoit de faire avoit peinte sur son visage.

On ne peut témoigner plus de tendresse à un homme qu'elle fit en cette entreveuë. Et, comme elle craignoit qu'il ne soupçonnast quelque chose de ce qui s'estoit passé, par leur émotion, elle luy dit, sans examiner si Anthonin estoit sorty, et s'il ne l'entendoit point, que son mary estoit devenu jaloux, et qu'il avoit prié Anthonin, comme son amy, d'avoir toujours les yeux sur elle et de veiller à sa conduite. Ensuite, par une fausse confidence qu'elle affectoit de luy faire, elle l'asseuroit qu'elle sentoit de l'horreur à se voir seule avec cet homme, et que, pourtant, par bienséance et pour obeir à son mary elle estoit obligée de le souffrir. Nicaise, qui avoit cru ingénument tout ce qu'elle luy venoit de dire, ne tarda pas à luy offrir tout ce qu'il avoit apporté de Sirap, et mesme

une boîte de portraits de diamants où estoit le sien. Alors, Lupanie, lui prenant la mesme main avec laquelle il la luy presenta, et la luy baisant avec transports :

— Mon Dieu ! luy dit-elle, que vous estes obligé et généreux ! Que ne puis-je faire quelque chose pour vous !

Nicaise, dans cet instant, sentit, à raison de cette grande liberté qu'elle prit, une certaine émotion agréable qui l'enhardit. Il luy prend la main sans luy répondre, la serre entre les siennes, la baise, applique sa bouche toute de feu sur un tétou, ensuite au milieu de la gorge, esleve sa veüe sur son visage avec un reste de pudeur, pour sçavoir, de ses yeux, si cette oction luy plaist. Tout le flatte ; il n'y voit que langueur et des soupirs amoureux ; il la serre entre ses bras, luy fait sentir quelque chose le long de la cuisse de fort pressant ; il passe sa main par une ouverture de sa juppe, la porte sur un lieu tout humide, et, voyant que le sang commençoit à sortir de la victime sans le couteau, il le plonge avec un coup tremblant le plus avant qu'il pût. Lupanie, qui n'avoit rien osé dire, crainte que son amant ne vint encore à la servir d'un respect hors de saison, voyant

qu'il ne pouvoit plus s'en degager, luy tint ce discours entre-coupé, en le repoussant mollement, et en l'eslevant sur ses bras :

— Ne pretendez que je souffre que vous en fassiez davantage... Ah!... ah!... je sens qu'il entre!... Retirez-vous, je vous prie, je n'ay plus de force: Si vous tardez un moment, je ne pourray jamais vous resister. Tout beau! tout beau! Mon mary n'a jamais esté jusque-là... Ne... ne... ne... poussez donc pas si avant... je vous en conjure, mon cher.: Que vous me faites du mal! Arrêtez pour un moment, vous me mettez hors de moy; je n'en puis plus... je me meurs!

Elle cessa ainsi de parler en tirant un grand soupir du profond de son cœur, et en ouvrant les bras qu'elle laissa negligemment tomber sur le chevet; et, après s'estre essuyée, elle se leva de dessus le lict, et se mit dans un costé de la chambre, les bras et la teste appuyés sur un fauteuil, son mouchoir devant les yeux, et feignant, en cet estat, de pleurer et de jeter des sanglots pour toucher Nicaise. Elle luy parla ainsi, avec un ton le plus touchant du monde :

— N'ay-je vescu si longtemps que pour me voir hon-
teusement dans les bras d'un autre que mon mary? Et
falloit-il qu'après luy avoir gardé la foy pendant tout le
temps que j'ai esté avec luy, après avoir vescu avec tant
d'honneur jusqu'à présent, je me visse l'infame objet de
vostre lubricité? Le ciel ne vous avoit-il donné tant de
belles qualitez que pour séduire mon honneur et que
pour troubler les plaisirs innocens que goustait une bour-
geoise avec son epoux? Ha! misérable! que ne suis-je
mille fois plutost morte de la mort la plus rigoureuse,
que de m'estre exposée à sentir tous les bourrellemens
qui me déchirent à present l'ame! Pourray-je voir, après
cette infamie, mon cher mary, et recevoir ses baisers
chastes et innocens, sans mourir de déplaisir, de voir
que, par mon impudicité, j'ay souillé la pureté de nos
embrassemens!

Elle dit quantité d'autres choses, qui embarrassoient
si fort Nicaise et le touchoient si sensiblement, que je ne
sçay s'il ne se repentit point, pour un moment, de l'ac-
tion qu'il venoit de faire. Il employa tout son esprit à la
consoler, en luy exagerant le nombre infiny des femmes
qui prenoient cette mesme liberté, et en luy assurant

que toutes les plus belles de Pottamie en estoient logées là.

Mais, comme le plaisir commença de tourner, la feinte douleur cessa, et l'invitant à travailler sur nouveau frais, elle y consentit, en luy disant qu'il n'y avoit rien que le premier coup de cher, que tout le reste ne coûtoit rien, et qu'elle prevoyoit bien que jamais elle ne pourroit se degager de l'attachement qu'elle venoit de prendre pour luy. Enfin, pour conclusion, cherchant de nouveaux ragôts et voulant profiter de rester cette nuict avec elle, luy disant que le plaisir estoit bien plus grand quand le corps d'un amant estoit dans sa dernière nudité.

Mais à peine la partie estoit-elle concluë, que son mary arriva. Tout ce qu'elle put faire fut de cacher Nicaise dans un cabinet et de luy dire de ne s'impatienter pas, puisque son arrivée ne rompoit pas leur dessein, et qu'il avoit coutume, après le souper, de retourner dans une maison de campagne, à une lieuë de Pottamie, pour y coucher, ne s'en pouvant dispenser, à raison de quelques affaires domestiques qu'il y avoit.

Mais la chose n'arriva pas pourtant comme elle l'avoit

dit, car, Schelicon, estant fort fatigué, luy fit connoistre qu'il ne pouvoit pas y retourner ce mesme soir, et qu'il s'en consoloit, puisqu'il passeroit la nuict avec elle plus agreablement. Tout ce qu'elle put faire, quand elle eut appris le dessein de son mary, fut de se dérober de luy un moment pour venir avertir Nicaise. Elle luy cria promptement de la porte, de sortir avec le moins de bruit qu'il pourroit, et, sans se donner mesme le temps de le voir partir, elle remonta dans la chambre où estoit son mary pour l'occuper, afin qu'il ne s'aperceust pas de la sortie de Nicaise.

Anthonin, qui, bien loin d'estre sorty dans le temps que Lupanie l'avoit cru, par un sentiment plein de jalousie, s'estoit glissé adroitement derriere une tapisserie, proche cette mesme porte, pour voir tout ce qui se passeroit entre Nicaise et elle, et, trouvant une si belle occasion pour se venger de tous deux, sort promptement de la chambre, et ferme mesme la porte dans le temps que Nicaise alloit ouvrir celle du cabinet où il estoit ; mais comme il entendit le bruit de cette porte, il y resta, crainte d'estre veu, et s'imagina que c'estoit Lupanie qui, ayant changé de resolution dans cet instant l'avoit

fermée, si bien qu'il attendit jusques à la nuit, et, voyant entrer sa maîtresse dans la chambre avec une fille, il n'osa paroître. Il la vit des-habiller de son cabinet, et la vit mettre au lict, après avoir commandé à cette fille de se retirer et qu'il n'avoit plus qu'à se mettre auprès d'elle ; mais, s'appercevant qu'il n'étoit pas dans le véritable estat où il devoit paroistre, parce qu'il s'estoit épuisé pendant le jour, il resta encore quelque temps dans le cabinet, en repassant dans son imagination tous les objets qui luy avoient donné autrefois plus d'émotion, et, sentant les premiers avant-coureurs du plaisir, il en sort et s'approche du lict de Lupanie qui, dormant déjà, s'éveilla au moindre bruit qu'il fit, et, se persuadant de n'estre avec autre qu'avec son mary, puisqu'elle avoit cru avoir ouy descendre Nicaise, luy dit :

— Mon Dieu, que faisiez-vous là si longtems ? que ne vous couchez-vous ? Vous me pouviez bien dire que nous passerions la nuict avec tant de plaisir !

Nicaise, se sentant furieusement ému à ces reproches, sans se donner le temps de répondre, se dés-habille et se jette entre ses bras. A peine observoit-elle la différence

de la grosseur de ce qu'elle tenoit et de ce qu'elle croyoit tenir, que Schelicon, ayant achevé d'écrire quelques lettres, entre dans la chambre avec un flambeau à la main, et, levant les rideaux du lit, regarde Nicaise si avantageusement placé. Je vous laisse à deviner la surprise de tous trois : Lupanie, de trouver son mary en deux endroits ; Nicaise, de le sentir si proche de luy, et Schelicon, de voir sa femme entre les bras d'un autre. Enfin, après ces premières surprises, il fallut que Nicaise composast, et les articles furent qu'il donneroit une bonne somme d'argent à Schelicon et sa table, et que Schelicon aussi luy laisseroit l'usufruit de la place, dont il se réserveroit seulement la propriété. Le traité tient encore, et ils vivent tous avec la plus grande union du monde, sur quoy on a fait le sonnet suivant :

SONNET

M. T. P. le bruit court que tu n'as plus *d'honneur*,
Parce que tu te sers par trop de *medecine*.
De vray quand je te vois ainsi faire la *mine*,
Chacun de tes regards me cause mal au *cœur*.

Si les commencemens faisoient tout ton *bonheur*,
Pour avoir fait cela tu n'en es pas plus *fine* ;
Loin de te maintenir tu vas choir en *ruine*,
Et desja tes regards me donnent de la *peur*.

Quand je te vois, je crains de descendre au *tombeau*
J'aime mieux desormais ne boire que de *l'eau*,
Plutost que de baiser une fois ton *visage*.

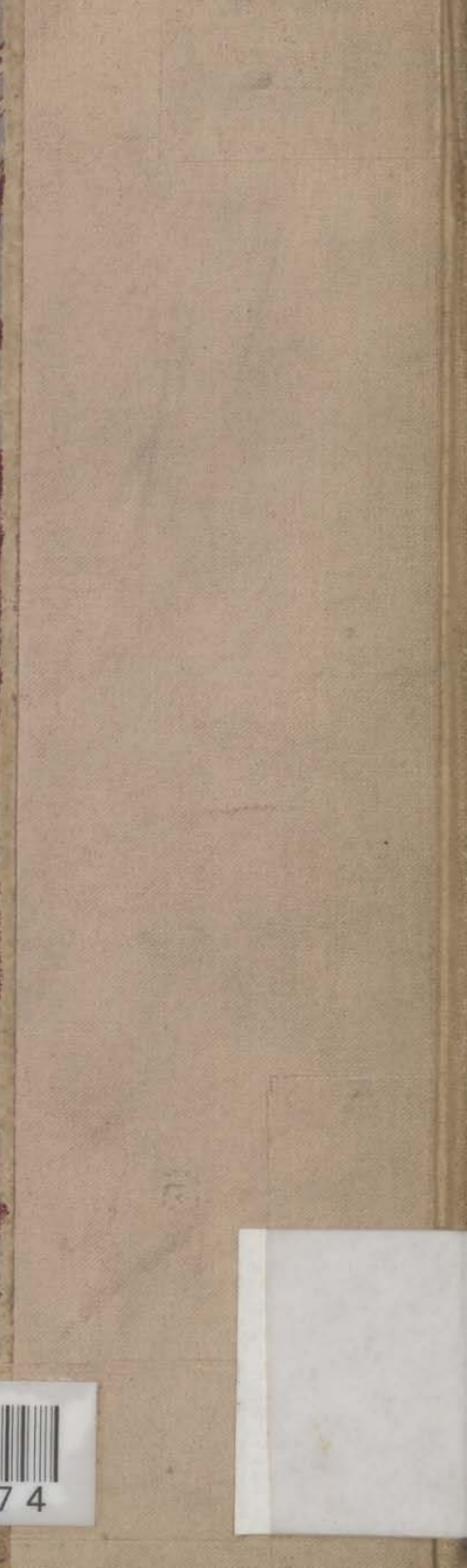
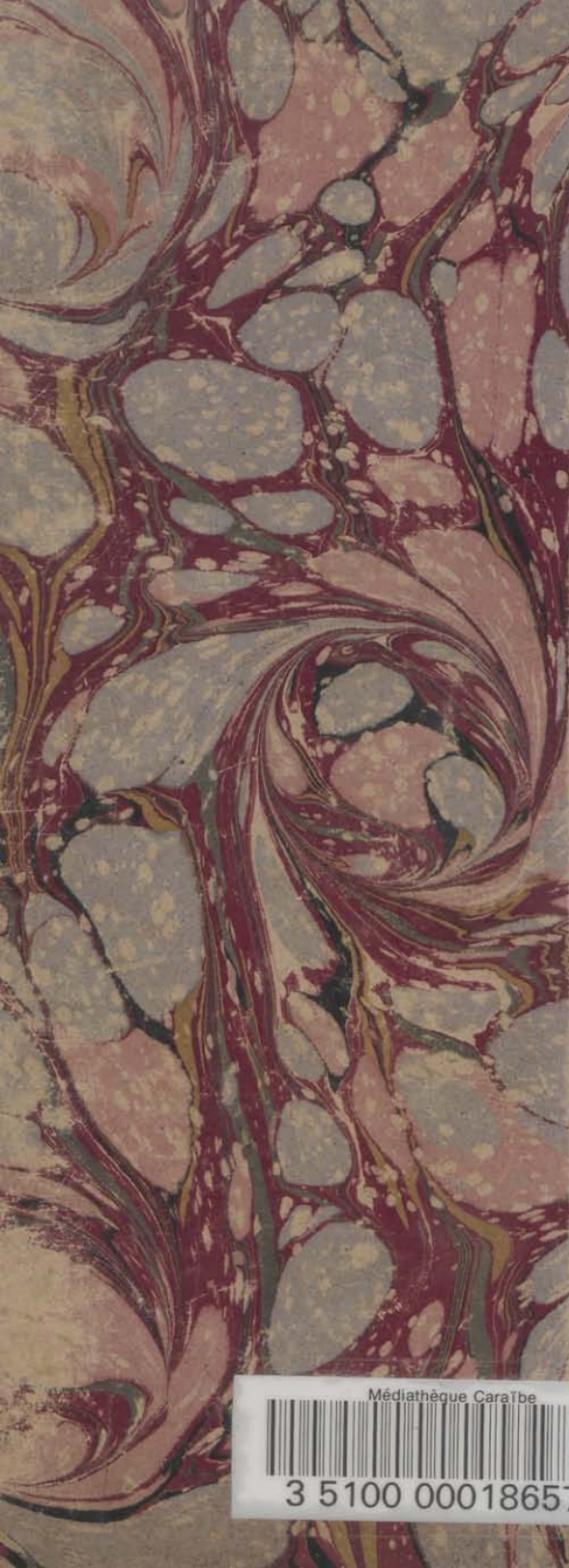
Ces attraits maintenant ne causent que *pitié*,
Et tu pretens encor faire quelqu'*amitié*
En Suede ; par ma foy, c'est un mauvais *passage*.

FIN.



MEDIATHEQUE CARAIBE

Bettino Lara



Médiathèque Caraïbe



3 5100 00018657 4

